

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

### LETTRE.

## DE LA LITTÉRATURE

DANS

### L'AMÉRIQUE DU NORD.

(Le chant de poète n'a guère du prix quand il ne jaillit pas du fond du cœur.)

La parole humaine, ou, s'il fallait nous exprimer métaphysiquement, le verbe, sera toujours le vrai lien des nations. L'homme qui parle votre langue est votre frère. Jamais le Canada qui parle français ne cessera d'être Français; jamais la tradition espagnole ne cessera de hanter les républiques du Mexique et du Pérou; vingt guerres de l'indépendance n'empêcheraient pas les Etats-Unis de rester Anglais et puritains. La chaîne intellectuelle et magique des hommes entre eux, c'est la parole. Quittez votre pays pour deux années seulement, et que, sous la glace polaire ou l'ardeur du tropique, vous entendiez l'accent national, un mot, un seul; le *buon giorno* des Italiens, le *welcome* des Anglais, le *bonjour* de la France; le tressaillement de votre cœur vous dira que la patrie est dans le langage plus que dans le sol. La communauté de l'idiome représente la communauté des intérêts. La parole! la parole! elle est plus que la force, que l'espace et le temps; c'est la pensée devenue palpable.

Jamais les colonies qui ont emprunté leur dialecte à une contrée-mère déjà civilisée, n'ont eu de littérature propre. Asservies, revoltées ou émancipées, le langage les enchaîne éternellement à la métropole ancienne. Pour s'isoler un peu de l'Angleterre, l'Ecosse a été forcée d'employer un dialecte de l'anglais; encore n'a-t-elle créé qu'une nuance diverse de la même littérature. Une colonie voit-elle naître un grand écrivain? aussitôt il va se confondre avec les célébrités de la métropole. Parmi les poètes assez nombreux que le Mexique a produits, un seul homme de génie s'est montré, Alarcon: phrase, pensée, images, tout en lui est espagnol; l'instrument dont il se servait, rebelle à tout autre usage, ne voulait reproduire que le genre de l'Espagne. Rien de mexicain chez Alarcon, dramaturge admirable, oublié, bien supérieur, selon nous, à Lope de Vega, et dont la demi-obscurité est une de ces injustices littéraires que le temps répare quelquefois.

Les Etats-Unis sont donc anglais: ils n'ont point de littérature spéciale. Ce grand peuple, cette république

fractionnée en vingt républiques, et qui en produira mille dans un espace de temps donné; cette nouvelle Europe, ce rajaillement de toutes les destinées du monde vieilli, ce modèle et cette expérience gigantesque; n'avoir point de littérature! Non; une société si inouïe, si peu semblable à tout ce qui a vécu n'a pu trouver une voix, une expression solennelles, indigènes! *Finimore Cooper* et *Washington Irving* sont tout Anglais: l'un copie Addison; l'autre se modèle sur Walter Scott.

Il y d'autres raisons pour que la littérature manque à l'Union américaine. La première, la voici: les Etats-Unis ne sont point une société. On sait l'origine des Etats-Unis. Des sectaires gênés en Europe, passèrent dans l'Amérique du Nord, où ils étaient sûrs d'être à l'aise; des aventuriers en firent autant, et semèrent ces magnifiques déserts de colonies, imperceptibles germes de nations. Les indigènes, repoussés pied à pied dans les bois et les savanes, disparurent presque entièrement, sans avoir mêlé leur nationalité à l'établissement des vainqueurs, et le génie sauvage ne porta point sa vigoureuse sève dans l'esprit européen.

Voici donc deux faits bien remarquables:

D'abord les indigènes s'anéantissent, et avec eux cet ordre particulier d'idées et de sentimens, qui naît de l'affinité d'une classe d'hommes avec un sol et un climat, et imprime aux mœurs, aux lois, à la parole, un caractère ineffaçable. Puis, l'incohérence des établissemens européens des Etats-Unis, les oppositions de loi, d'habitude, de langage, affaiblissent encore le caractère social de ce ramas d'hommes, que l'extinction graduelle de la race indigène privait déjà d'un grand moyen d'union. On sourit en songeant à la figure que durent faire ces Hollandais, ces Allemands, ces Français, que tant de causes et tant de hasards faisaient tomber sur les terres vierges du Nouveau-Monde. On les voit, sous leurs accoutremens bizarres, au milieu de leurs pins équarris et de leurs pierres mal taillées, contrastant, par leur gaucherie et leurs grossières tentatives, avec la majesté des lieux qu'ils se permettaient d'habiter. Supposez qu'un poète alors, un vrai poète incertain, las d'avoir fanné à Londres ou Paris, s'avisât de quitter la plume pour la pioche et la hache, et de sacrifier l'espérance de l'hôpital à l'envie de voir la Virginie ou le Massachusetts. En arrivant dans ce monde immense, dans un monde rempli de Dieu et de poésie sans nom, il contemple de ses yeux les sauvages fuyant de forêt en forêt, chargés des os de leurs pères, et disant adieu à leur sol. Ne comprend-il pas qu'ils emportent avec eux la poésie américaine, et que les bûcherons, les serruriers, les menuisiers, qui vont leur succéder, n'auront aucune inspiration à transmettre aux générations futures?

Dès que les colonies s'affermirent en Amérique, les idées positives s'y développèrent et y dominèrent. La

religion, première cause de ces migrations, n'y fut point élevée et resplendissante, comme à l'origine d'une grande civilisation. Les sectaires avaient quelque chose de grand par la persévérance et la force, mais aussi de raide et de mesquin, qui s'alliait aux calculs honnêtes, mais vulgaires, d'intérêt; la moralité américaine eut la trivialité du bon sens commercial. Ce christianisme réformé, déjà pâle quand ils l'apportèrent d'Europe, n'avait pu prendre ni couleur, ni mouvement en Amérique, où les besoins tenaillants de la vie matérielle avaient tourné toutes les pensées vers la terre. La multiplicité des sectes contribuait encore à l'affaiblir, et à lui ôter ce qu'il avait d'inspirateur. Une religion n'exalte l'âme qu'autant qu'elle est générale.

Quand les hommes croient comme un seul homme, ce magnifique concert achève de les rendre frères. Il confond leurs pensées, leurs émotions, leurs besoins, et si quelque âme, marquée secrètement de ce sacerdoce qu'on nomme poésie, vient à entendre ce grand murmure d'un peuple qui cause avec Dieu, elle chante alors; elle exprime ce que tous ressentent; elle est écho sublime; elle dit ce que la foule cherche à dire: elle laisse à son siècle et à tous les siècles un chef-d'œuvre national.

Le protestantisme américain était autre chose: chaque secte se divisait en d'autres sectes; tel symbole que vous imputiez à une province, n'était plus que dans telle ville; bientôt vous le reconnaissiez à peine dans telle famille, et enfin il vous échappait jusque dans l'individu. Les croyances éparpillées réduisaient à rien les hautes sympathies, sans lesquelles la poésie est impossible. Le poète est par essence l'homme de tous, et quand tous sont isolés, que devient sa mission?

L'Amérique ne pouvait donc avoir son poète, elle n'avait point une nation à lui donner, ni un culte, ni une patrie; elle ne présentait à son esprit nulle grande et mystérieuse unité, qu'il embrassât sans effort, et avec laquelle il mêlât son individualité propre; la société américaine n'était pas née, elle ne l'est pas encore.

Or, qui n'a point de poésie nationale, ne peut avoir de littérature nationale. La poésie est à la parole, l'âme au corps, et Dieu à l'âme. Poésie, c'est le cri naïf du cœur et de l'imagination; elle précède toutes les beautés régulières du langage, parce qu'elle les enfante toutes. Aux époques les plus raffinées où la poésie semble rencherir sur le scepticisme et la corruption des masses, elle est encore l'expression de l'abus général de l'intelligence et du cœur, le cri d'angoisse émané de je ne sais quelle maladie inconnue, dont elle révèle l'existence. Le poète est indépendant; le littérateur est enchaîné par un système, par une science, par un intérêt souvent vulgaire, le poète est un enfant-homme, qui s'exalte devant une fleur, et croise les bras en contemplant les cieux.

Ne dites pas que le puritanisme date de loin, qu'il n'a plus d'influence sur les Etats-Unis, qu'il est vieux en Amérique, et que le pays n'est plus sous la loi de ces antiques mœurs. Le principe qui a créé une société dure plus long-temps que les philosophes ne le pensent; chaque famille est encore patriarcale aux Etats-Unis; la femme obéit, comme obéissait la femme de l'ancien Testament; le fils se soumet, comme le fils se soumettait du temps d'Abraham. La société de Cromwell, basée sur les préceptes de la Bible, s'est perpétuée et fleurit sous la démo-

cratie actuelle, avec laquelle sa rigidité calviniste s'accorde très bien. Tolérante pour le sectaire, elle repousse sans pitié tout ce qui n'est pas chrétien, elle vous clôt dans votre maison le jour de sabbat; elle vous parque dans une communion quelconque; elle vous fait l'esclave de votre créancier, si vous devez; elle vous enlève tout droit légal si vous êtes juif ou sceptique; elle vous déshérite, si vous avez un père qui veuille vous enlever sa fortune; elle a porté dans un sol nouveau et les vieilles idées et les vieilles mœurs du calvinisme.

Examinez un peu les types héroïques de ce peuple. Voici Franklin, ferme et exacte intelligence, observateur, patient, esprit économe, qui a régularisé la vertu et mis l'honnêteté et le vice en partie double. Franklin, c'est pour l'Américain du Nord, le symbole de la vertu civile. Washington représente à ses yeux la vertu militaire. Ce *pater patriæ*, ce demi-dieu, est un grand caractère sans poésie. Jamais homme ne fut plus complètement dénué d'imagination. Qu'on ne nous accuse pas de flétrir cette vertu civile, de rabaisser cet héroïsme militaire! Washington prouve que toutes les espèces de grandeur sont possibles, et que sans un grain d'enthousiasme, sans une parcelle d'imagination, on peut très bien sauver son pays.

De tels modèles feront d'excellents citoyens, jamais des artistes. Washington était le vrai descendant de ces vendeurs de tabac, de ces colons économes et rangés, qui, à force de bien gouverner leurs domaines, et de soigner leurs plantations, devinrent assez riches pour lever la tête et se révolter. On a conservé deux volumes de lettres autographes écrites par Washington à ses agens commerciaux à Londres, peu de temps avant la révolution d'Amérique; il faut y admirer avec quel soin, quelle minutieuse exactitude, quelle économie rigide, quel esprit de détail il met ordre à ses affaires; il compte ses carottes de tabac; il ne perd pas un pouce de son droit; il est marchand comme ses pères, comme ses frères, comme ses concitoyens. Le héros avait toujours un almanach dans sa poche; dans cet almanach étaient intercalées des feuilles blanches, divisées en trois compartimens; le premier portait pour titre: *Où, comment, avec qui, j'ai passé mon temps* (WHERE, HOW AND WITH WHOM MY TIME IS SPENT?)—Le second: *Journal de la Température* (ACCOUNT OF THE WEATHER.)—Le troisième: *Remarques et observations* (REMARKS AND OBSERVATIONS.) Chacune de ces pages était remplie à la fin de la journée.

Il y a dans ce type américain, quelque chose de profondément incompatible avec l'émotion, l'élan et l'enthousiasme des arts. Aussi l'Amérique du Nord n'a-t-elle vu naître, jusqu'à ce jour, qu'une espèce, une classe d'hommes, la classe industrielle. Pour exploiter le sol, elle avait besoin de la force brute; à elle le pouvoir. Quand les bras se reposeront, la vraie civilisation intellectuelle commencera; il faut auparavant défricher ce vaste désert et ces vastes forêts qui bordent l'Amérique civilisée. Le diadème et le sceptre appartiennent donc aux bras, à l'industrie manuelle; et comme dans ce monde il y a plus de mains que de têtes, comme les êtres doués de l'énergie de la pensée sont toujours en minorité relative, comme la force physique est donnée à presque tous, et la force de l'esprit à un petit nombre, ce petit nombre attendra patiemment que son tour arrive.

On ne peut comparer cet essai phénoménal, les *Etats-*

Un, aux républiques anciennes, sanglantes aristocraties portées sur leur char de triomphe par des foules de bipèdes rampans. Ici pour la première fois, les masses dominent : ce qu'elles désirent s'exécute, ce qu'elles abandonnent tombe. Veut-on un succès ? Il faut le leur demander. Exercer un emploi ? il faut le mendier et l'obtenir d'elles. La communauté est reine, et l'individu esclave ; il ne peut s'affranchir qu'en gagnant beaucoup d'or : signe unique du pouvoir, symbole devant lequel tous s'inclinent. Personne n'ignore les biens que donne la richesse ; personne ne conteste sa fécondité : à genoux donc en face du comptoir et de la banque, de l'atelier et de la fabrique ; à genoux en face de toutes les manufactures de Populencé ! Que l'intelligence se tourne tout entière vers l'amélioration matérielle ; qu'elle se consacre à rendre le pays fertile, les fleuves navigables, le minéral abondant, les produits nombreux ; qu'elle s'avise de spéculations poétiques, d'élan vers le beau, chacun se moquerait d'elle. Elle fera des journaux et les fera pour le peuple ; elle s'embarassera peu des formes, du style, de la pensée, de l'originalité, de la perfection ; elle ne sera plus que la servante salariée du bien-être matériel. L'éternelle loi de la nature est renversée : l'esprit est l'instrument du corps.

La littérature américaine a dû commencer par le journalisme. Chaque maison de poète était le bureau de rédaction d'un journal, imprimé sur papier gris ou jaune, tantôt in-octavo, tantôt in-douze. On y donnait toutes les nouvelles intéressantes : ventes de maisons, arrivée de vaisseaux, formalités judiciaires, achat d'esclaves ; enfin c'étaient des petites affiches. Le journal des *Etats-Unis* a toujours marché dans cette voie ; il s'est fait organe des partis, aussitôt que les partis sont nés, mais sans jamais prétendre à aucune force intrinsèque, à aucune valeur littéraire. A l'époque où nous écrivons, les journaux pullulent dans ce pays.

Franklin, dont le nom n'est pas même cité par les auteurs modernes qui se sont occupés de ce qu'ils appellent la littérature des *Etats-Unis*, est le premier qui, parmi les colons, ait montré quelques-unes des qualités de l'écrivain. Ses *Essais*, imprimés dans le journal de son frère, se rapprochaient à la fin du style d'Addison et de celui de Goldsmith. On y cherchait en vain la naïveté piquante de ce dernier, le *l'infatigable irlandais*, et le bon ton semi-puritan du *Spectateur*. L'humour de Franklin était plus humble, plus rustique, plus économique : elle sentait le marchand et l'artisan ; elle était fort peu littéraire, mais elle offrait le cadre presque complet d'une vie honnête et industrielle ; le *Bonhomme Richard* a fait le tour du monde.

Benjamin Franklin a rimé quelques vers dont nous ne parlerons que pour mémoire, et qui peuvent se classer pour la force poétique tout auprès des *Quatrains du sieur de Pybrac*. Peu de temps après sa mort, la carrière poétique des *Etats-Unis* s'ouvrit par un poème épique, la *Colombiade*, de Joël Barlow. Le sujet, la découverte du Nouveau-Monde, était magnifique. Rien de plus ennuyeux que ce poème ; et faut-il le dire ? cet ennuï est commun à la plupart des poèmes nés en Amérique.

Nous avons expliqué cette énigme. Le bon sens règne sur le pays de Franklin. Voulez-vous chercher la partie poétique de cette civilisation nouvelle ? C'est précisément celle que le bon sens dédaigne, celle qui n'a encore aucune expression littéraire. Voici, dans les forêts *distantes*, et dans les vastes prairies, des bacchantes

chrétiennes : au centre d'une foule enivrée, un prêtre orgueilleux qui se dit chrétien, des danses effrénées et des hurlemens insensés, une exaltation qui rappelle les corymbantes antiques. C'est le génie de l'inspiration puritaine, rendu furieux par l'isolement, exalté par la vie sauvage et la longue absence des cérémonies religieuses. Ces *extases* ou *ravivemens* de la foi, sont terribles et grandioses ; les arrière-neveux des Américains modernes y trouveront de la poésie. Voici encore la lutte des planteurs et de la nature, celle des *trappeurs* et des sauvages ; brutalité, férocité, existence de meurtre et de vol ; je vous le répète, toute la poésie de l'Amérique. L'Amérique civilisée la voit d'un œil de souverain mépris.

En général, elle se renferme dans la genre de l'idylle. Ce mode pastoral, assez bon de sa nature, se resserre encore dans des limites plus étroites, lorsque le contact des peuplades guerrières et nomades, la lutte avec la nature sauvage et la voluptueuse rêverie du berger s'en trouvent bannis. Telle est la muse américaine. Qu'elle se garde bien de se montrer passionnée ou trop tendre ! Gare la censure du ministre calviniste ! Point d'excès : le décorum n'admet pas l'excès. N'admirez jamais la nature avec trop de ferveur, vous tomberiez dans le panthéisme ; contentez-vous d'une espèce d'idylle bourgeois ; il vous est défendu de lui prêter la sensibilité larvoyaute et la nuance gris rose de Salomon Gessner. Un peuple marchand trouverait cette sensibilité absurde. N'allez pas y jeter non plus cette odeur de pipe, de bière ou de cidre, que Voss, en Allemagne, Philips, en Angleterre, ont si plaisamment, quelquefois si gaïement répandue sur la pastorale, devenue un Tableau de Teniers. On est sévère sur l'étiquette en Amérique ; quand on est riche, on prétend au bon ton. Voyez que d'obstacles ! que de chaînes ! quelle contrainte ! Pauvre poète américain ! chante comme tu pourras, dans ta cage puritaine, sous ton niveau populaire, les ailes proprement coupées, sans nid de feuillage et sans ciel d'azur.

D'ailleurs, il y a peu de *mal-être* en Amérique ; la poésie souffre de cet état prospère. Le *mal-être* qui les grands poètes. En Amérique, dès qu'un citoyen est mécontent, qu'un fils trouve sa légitime trop couffe, qu'un banqueroutier se lasse de sa cinquième banqueroute, il y a, pour tous ces hommes, la ressource du désert, ressource honorable et réhabilitante, colonisation incessante et facile. On désfriche, on exploite, on travaille, et nul n'y trouve à redire. La société compte sur cet exutoire perpétuel. Mais aussi elle n'a pas de lord Byron, que les souffrances des salons grandissent et irritent ; pas de chapelain Crabbe qui ait vécu à l'école de la FAIM et de la souffrance ; pas d'Ebenzer Elliot, qui se plaignit en vers éloquentes de n'avoir pas de pain ; pas de Lamartine, que les tourmentes de l'empire et de la restauration aient ramené à la poésie religieuse ; pas de Béranger, qui exprime avec un sourire amer le désillusionnement des peuples. Hélas ! que d'amertume sans doute chez tous ces poètes ! que d'angoisses dans l'inspiration de leurs chants. L'Amérique septentrionale est trop heureuse aujourd'hui de son *exercice* physique pour produire rien qui en approche.

On ne me forcera pas, je l'espère du moins, à donner une liste complète des poètes américains. A la tête d'un recueil intitulé *Selections from the American poets*, l'éditeur, afin de repousser l'accusation intentée contre son pays, cite une grande quantité de poètes nés à Baltimore,

Boston et New-York ; Hopkins, Dwight, Barlow, Humphreys, Trumbull, Freneau, Servell, Linn, Lathrop, Prentiss, Boyd, Clifton, Isaac Story, Allen Osborne, Spence, Braynard, etc. etc., une armée tout entière. En effet, voilà beaucoup de gens qui font des vers.

La plupart d'entre eux imitent surtout une femme-poète de second ordre, mistress Hemans, poète agreable, écho sentimental et triste, remarquable par la tendresse et la pureté de son inspiration, mais plus morale qu'énergique, plus aimable que créatrice. L'accent timide et doux de mistress Hemans s'accorde avec la moralité scrupuleuse des Américains modernes ; aussi ont-ils adopté avec empressement l'imitation de cette imitatrice. « J'ai lu les œuvres de trois ou quatre cents poètes américains », dit un rédacteur de la *Revue Américaine du Nord*, et je n'en ai pas trouvé plus de trois ou quatre dignes d'estime. — *A host of them... three or four good ones... and three or four hundred poor ones.* Parmi ces *poor ones*, on peut distinguer quelques écrivains qui ont de la pureté, quelquefois de la sensibilité : *P. M. Welmore*, négociant de New-York et le Roscoe de sa ville natale ; *Samuel Woodworth*, qui a écrit des chansons populaires ; *Jean Neal*, avocat de Baltimore ; *Jacques Mack*, le sourd-muet ; *Edouard Pinkney*, officier de marine ; *Braynard*, éditeur d'un journal ; *George Washington Deane*, ministre de l'église épiscopale ; *H. W. Longfellow*, professeur ; *N. P. Willis*, attaché à la légation américaine de Paris ; *Sprague*, commis d'un banquier de Boston ; *Jean Pierpont*, prédicateur unitaire ; mistress *Lydia Sigourney*, la seconde mistress Hemans ; *Rodman Drake*, qui a essayé la poésie fantastique ; *Fitz-Green Halleck*, banquier fort riche, et qui se distingue par l'humour et la vivacité.

Mais en général tous ces poètes se ressemblent, l'individualité leur manque. On se rappelle, en les lisant, ce personnage comique de Shakespeare, Dogberry le recors, qui dit toujours que les mauvaises actions dont il est témoin « sont tolérables (il veut dire intolérables) et tout-à-fait fatigantes. » Pour nous servir de la locution de ce bon Dogberry, la médiocrité de tous ces poètes semble très tolérable, mais tout-à-fait fatigante. C'est une monotonie extrême, une langueur qui endort, une moralité narcotique.

Rarement l'âme du poète américain s'élève, s'échauffe, s'émue, se répand au-dehors ; la sincérité de l'accent, la puissance de l'émotion, la profondeur de l'inspiration lui sont peu connues ; vous le voyez gêné, il chante en tremblant, il pressent qu'on ne l'écoutera pas ; son idée ne le pénètre jamais, et il s'arrête souvent aux mots, heureux et satisfait d'avoir formé, avec des paroles, je ne sais quelle mélodie douce, dont la caresse est plus assoupissante qu'enivrante. À ce triste allanguissement de la vraie poésie, je ne vois d'autre cause que la fausse position du poète. Il a perdu le sacerdoce ; il étouffe dans la boutique ; le marchand est le seul prêtre de la société où il vit. On traite son art de puéril, et il l'exerce puérilement ; quand il veut se relever un peu, il fait de la morale ; pauvre morale enfantine, babillage vertueux en vers rimes ou en vers blancs ; causerie scandale, que l'on pourrait distribuer en prix à toutes les jeunes personnes des deux hémisphères ; poésie qui ne va pas beaucoup plus haut que Florian et Berquin. Le poète d'Amérique se renferme (ce qui est louable) dans les limites du décent et du convenable ; il met de la probité dans sa versification, de la loyauté dans son mètre, un extrême fini dans sa strophe,

étude dans sa main-d'œuvre et de la chasteté de l'exact. Dans toutes ces choses assurées, il s'attache dans ses tableaux ; la description l'entraîne ; nul choix à ne rien négliger ; il marche devant lui, peignant les passions dans les détails : il ne craint pas les teintes trop sensuelles s'épanchant à la gauche, amoncelant des meubles de ménage, ainsi que et trop fortes, copiant les inscriptions de pervertir son public, les armures de guerre, craignant de paraître vulgaire, et ne craignant pas assez de l'ennuyeux.

Quatre poètes sont dignes d'être mentionnés. Le sentiment moral est pur et chaste chez Bryant ; il ne manque ni de pureté, ni d'élégance, mais de verve. On ne sent pas assez vivement dans sa poésie le souffle de l'inspiration. *James C. Percival*, avec plus d'inégalité, a peut-être plus de génie. La prolixité, l'entassement des images, la lenteur des périodes et l'incorrection de part presque toutes ses œuvres. La misère et l'isolement ont peut-être flétri dans le germe cette intelligence née pour de grandes destinées ; et quelques-uns des morceaux sortis de sa plume annoncent qu'il se serait élevé jusqu'à la passion, si la passion pouvait fleurir en Amérique. Enfin *George Dana*, qui jouit aujourd'hui de toute la popularité que les Américains peuvent accorder à un poète, s'est habilement modelé sur le type de Wordsworth. Vous retrouverez chez Bryant le calque de Campbell ; chez Percival l'imitation de Byron ; chez Dana, celle de Wordsworth. Vous diriez qu'un écrivain des États-Unis ne peut être lui-même. Il faut aussi reprocher aux hommes de ce pays le peu de mobilité de leur imagination. La plupart épuisent un sujet ; ils marchent ; leur pas est grave, égal et monotone ; ils ne savent, ni s'arrêter, ni s'élancer.

## AGRICULTURE.

### Le livret de Jean l'aul, laboureur.

#### NO. I.

Plus je compare ce qui se faisait en Canada, à une époque qui n'est pas bien éloignée, avec ce qui se fait à cette heure, plus je vois la nécessité de revenir aux anciennes façons. Nous avons plus de besoins que jadis et moins d'industrie ; de là nous sommes obligés d'acheter ailleurs des articles que nous pourrions nous procurer ici à meilleur marché et qui ordinairement seraient plus durables. Il y a eu un temps en Canada que le cultivateur ne s'habillait qu'en étoffe du pays et sa femme qu'en jupon de flanelle rayée, plus un mantelet d'indienne ; qu'il ne se servait que de sucre d'érable de sa propre fabrication. Il ne connaissait le thé que comme un breuvage des gros Messieurs qui avaient envie d'achever d'altérer leur santé délabrée. Dans ce temps-là il avait des pastires dans le coffre, point de dettes, et cependant entre Noël et le Mercredi des cendres il ne manquait pas de donner son petit repas de famille. Depuis cet heureux temps le cultivateur, surtout celui qui est dans le voisinage des villes, commence à avoir honte de l'étoffe qui allait très bien à ses ancêtres et à lui-même aussi, quand il était jeune encore : le bonnet bleu ou rouge ne lui plaît plus ; il lui faut des chapeaux de castor et des habits à queue d'hirondelle ; la bonne femme, mais surtout la fille ou demoiselle, comme

on dit en langage moderne, ne saurait se passer d'une ou de deux robes de gros de Naples : elle doit avoir du thé et de la cassonade, faire des visites en chapeau de velours et en shawl. Aussi le cultivateur n'a plus de piastres dans ses coffres : mais il en doit joliment au marchand du fort, qui avance toujours, le note dans son gros livre, avance encore jusqu'à ce que tout y ait passé, les bestiaux, la charrue, la terre, jusqu'au poêle, s'il est double : car par une sage prévoyance de nos lois, l'huissier ne peut pas saisir le poêle simple : mais s'il est double, c'est différent. Il peut alors se chauffer au soleil de Janvier. Il se trouve donc dans le chemin avec son habit à queue d'hirondelle et son chapeau de castor : la femme grelotte dans sa robe de gros de Naples et la demoiselle se souffla dans les doigts, qui passent à travers sa dernière paire de gants glacés.

Il est temps de revenir sur nos pas ; laissons là les coutumes étrangères et redevenons Jean Baptiste, Augustin, Guillaume, tout court, au lieu de John, Austin, William Eers. Et s'il faut absolument que les choses soient autrement que dans l'ancien temps, eh bien ! mettons-nous à l'industrie. Nous ne voulons plus la couleur grise de notre étoffe, faisons-la teindre en bleu ou en noir ; notre étoffe nous paraît trop grossière, améliorons la face de nos moutons ; en un mot faisons, autant que possible, nous-mêmes ce que nous achetons à présent des marchands. Nous les enrichirons sans nous appauvrir, car notre prospérité est leur richesse.

En réfléchissant à tout cela, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas mauvais pour moi de confier régulièrement au papier, soit le résultat de mes réflexions, soit ce que j'apprendrai pour m'en distraire. En songeant à l'industrie qu'on pourrait créer ici, ce qui se présente d'abord à ma pensée c'est la fabrication du sucre d'érable, qu'au lieu de perfectionner et d'étendre, on abandonne de plus en plus. Inconcevable insouciance ! Du temps du grand et malheureux Napoleon ou Bonaparte, comme les anciens le nomment par ici, on ne s'occupait, à part des guerres, de rien avec autant d'ardeur qu'à promouvoir l'industrie nationale ; et si aujourd'hui la France peut concourir sur tous les marchés du monde avec les nations les plus industrieuses, c'est aux efforts des hommes de cette époque qu'elle le doit. Avant ce temps tout s'y achetait, comme aujourd'hui en Canada, les articles de ferronnerie, la fayence, les cotons des Anglais, les chapeaux de paille des Italiens, les dentelles des Belges &c. L'argent sortait du pays, l'agriculture et l'industrie languissaient et le peuple était dans la misère.

La révolution et surtout son grand héritier, Bonaparte, changèrent cet état de choses, en créant une industrie nationale, qui surpassa bientôt celle de plusieurs autres peuples dans beaucoup de ses produits : ce qui ne m'empêcha pourtant pas de déblatérer contre la révolution et contre Bonaparte. Parmi les mille et un projets « de déjouer la cupidité et le monopole du tyran des mers, » comme on appelait alors en France le peuple anglais, furent principalement ceux qui concernaient l'extraction de sucre des plantes indigènes, c'est à dire des plantes natives au pays. Il fut même une fois ou deux question du sucre d'érable. Quoi ! me dis-je, si ce grand homme ou cette grande nation a cru qu'il valait la peine de s'informer de cela, nous qui tenons de nos ancêtres cette manière de fabriquer le sucre, nous ne tâcherons pas d'étendre nos connaissances sur ce point, nous qui

avons abondance d'érables, même depuis que nous avons introduit ce système pernicieux d'abattre tous les arbres sur nos terres. Voyons ce que l'on peut apprendre, concernant l'érable chez le voisin.

Les états du nord et de l'est de l'Union voisine ont depuis longtemps adopté la méthode aussi facile que profitable d'extraire le sucre de l'érable. Cette pratique ne fut généralement connue en Pennsylvanie que vers 1790. — On compte dans l'Amérique du nord jusqu'à 20 espèces d'érables et la sève de tous est propre à donner du sucre ; mais celui à qui l'on donne la préférence est l'érable à sucre, ou *acer saccharinum*, comme disent les savans. Il n'est pas nécessaire de le décrire ici ; tout le monde le connaît. Mais il ne sera pas superflu de dire que tous les terrains, qui ne sont ni glaiseux ni trop difficiles à pénétrer, lui conviennent ; qu'il se multiplie de graine semée, lorsque la maturité en est complète. Tout le monde sait que cet arbre fournit en abondance du sucre égal en qualité au meilleur sucre de canne, s'il est traité avec autant de soin que celui-ci. On sait aussi qu'on peut continuer l'opération pendant plusieurs années, sans que l'arbre en souffre, lorsqu'on le fait avec ménagement ; au contraire, il m'a paru quelquefois qu'un arbre fournit d'autant plus de sève qu'on lui en demande d'avantage. On m'a raconté à Philadelphie qu'un érable a subi 42 opérations annuelles, sans en être sensiblement altéré. Un des anciens présidents des Etats-Unis, Jefferson, se pensait fondé à croire que cette exploitation pourrait fournir non seulement à l'approvisionnement des Etats-Unis, mais encore à un commerce d'exportation, et on est tenté de se ranger de son opinion en apprenant par exemple que 23½ gallons de sève, extraits de deux érables, dans l'espace de 24 heures, ont donné 4 lbs. 13 oz. de bon sucre. Un érable peut en saison favorable fournir depuis 20 à 30 gallons de liqueur dont on fabriquera 5 à 6 lbs. de sucre.

Il est à croire qu'on obtiendrait une plus forte portion de sève, et d'une meilleure qualité, en transportant les arbres sur un terrain de bonne exposition. Au moins un *farmer* de Pennsylvanie qui avait transplanté, depuis 20 ans, un certain nombre d'érables dans sa prairie, en tirait une liqueur tellement améliorée que 3 gallons lui donnaient chaque année une livre de sucre. Degarnies d'arbres, comme nos terres commencent à l'être, il vaudrait la peine de faire cet essai ; quand même le produit n'en serait pas meilleur, la terre serait embellie et c'est toujours un avantage d'avoir un arbre à bûcher au besoin.

On commence à faire couler les érables en mars ou en avril, selon la température de l'atmosphère ; plus elle est chaude pendant le jour et froide pendant la nuit, plus la sève coule avec abondance. La quantité qu'on obtient d'un érable en un jour est d'une pinte à cinq gallons. On rapporte que le 12 avril 1809 on retira 23 gallons d'un seul arbre. L'incision au corps de l'arbre se fait avec une petite hache, ou ce qui est préférable, on le perce avec un forêt. On enfonce d'abord le forêt en remontant, à la profondeur de 8 lignes. On perce ensuite graduellement jusqu'à deux pouces. On introduit dans cette ouverture un robinet qu'on y engage à la profondeur d'environ 6 lignes et qui avance au dehors depuis 3 jusqu'à 12 pouces. On commence par entamer d'abord la partie de l'arbre exposée au midi. On ouvre ensuite celle qui est tournée au nord. La sève coule quelquefois 4 ou 6 semaines ; selon que le temps est plus ou moins favorable. On

ajoute à la bonne qualité du sucre, en passant la liqueur à travers une étoffe de laine ou de toile, soit avant de la verser dans la chaudière, ou après qu'elle a subi la moitié de l'évaporation, pour l'empêcher de déborder de la chaudière pendant l'ébullition.

On mêle à la liqueur une dose de beurre, de sain-doux ou de suif. On emploie pour la clarifier de la chaux, des œufs ou du lait nouveau. La proportion est d'une cuillerée de chaux, d'un blanc d'œuf ou d'une demi-pinte de lait pour 15 gallons de liqueur. On préfère l'emploi du lait, mais on peut clarifier sans aucun de ces ingrédients. La sève doit subir, le plus promptement possible, l'ébullition : on ne doit jamais la différer de plus de 24 heures.

Plus la chaudière présente de surface, plus on obtient de sucre. Une chaudière de cuivre lui donne une couleur plus blanche que les vaisseaux de terre ou de fer. — Dans les états de New-York et de Pennsylvanie, il y a des familles qui fabriquent de 2 à 400 lbs. de sucre par an. Un cultivateur en a vendu 600 lbs. pesant, le tout fait par lui-même, en une seule saison. Un autre en a fabriqué 640 lbs. sans l'assistance de personne, en moins de 4 semaines, et tout en suivant les occupations journalières de sa ferme. Mais il n'avait pas à parcourir deux ou trois lieues pour se rendre au bois comme beaucoup d'entre nous sont obligés de le faire. Il en retira £16 0 0 (430 fr. environ). Une famille composée de trois personnes, le père et ses deux fils, ont fait dix-huit quintaux de sucre en une saison.

La qualité de ce sucre bien traité est supérieure à celle du sucre des colonies ; il dépose moins de résidu après sa dissolution dans l'eau. Il est bon pour les rhumes et les maladies de poitrine. Au reste l'expérience a prouvé dans les États-Unis que quatre bons ouvriers, bien pourvus de matière et d'ustensiles nécessaires, peuvent faire dans la saison (de 4 à 6 semaines) 40 quintaux de bon sucre. Il vaut donc bien la peine de réfléchir aux moyens non seulement d'exploiter plus en grand, mais de mieux exploiter cette branche d'industrie, en Canada surtout où les sauvages font ce sucre de temps immémorial et où nos ancêtres ont commencé à en raffiner dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Les avantages qui en résulteraient pour le pays seraient immenses. Je vais essayer de m'en rendre compte. Supposons que chaque arbre produise une année dans l'autre 3 lbs. de sucre (il y en a qui prétendent qu'il en rapporte 5) et réduisons à 40 le nombre d'érables par arpent de terrain, nous trouverons que 70,000 arpents nous donnent 7,400,000 lbs. de sucre. Mais à ma connaissance la plus grande importation de sucre, (y compris ce qui est envoyé dans le Haut-Canada) fut celle de 1832: elle se monta à 6,571,752 lbs. de cassonade et à un peu plus d'un million de sucre raffiné. Admettons que seulement un sixième de cette quantité de sucre soit allé dans le Haut-Canada : il nous resterait donc dans le Bas Canada tant de l'une que de l'autre espèce de sucre 6,353,237 lbs ; à 10 sols la livre (on conviendra que je vendis à meilleur compte qu'aucun marchand du pays) cela donne une somme annuelle de 3,176,618 fr : 10 sols; je dis trois millions, cent soixante seize mille, six cent dix huit livres, dix sols, ancien cours, qui resteraient dans le pays au lieu d'en sortir, si nous voulions profiter de ce que Dieu nous a donné ; et plus d'un marchand en gros et en détail, qui regardé avec dédain le cultivateur, précisèrent parce que celui-ci a toujours et pour toutes choses besoin de lui,

ferait plus poli et plus honnête, à raison de trois millions et tant de mille livrés ancien de cours.

Mais il est certain que chaque cultivateur, possesseur de 20 arpents seulement, plantés en érables, dans l'état ordinaire de notre culture, c'est à dire un cinquième de sa terre, et les quatre autres cinquièmes défrichés et cultivés, peut faire, avec le secours de sa femme et d'un enfant de 10 ans, 4 à 600 lbs. de sucre. Il s'en suit que 20,000 familles, telles que celle qui a été mentionnée ci-dessus, occupant chacune 100 arpents de terre dont 20 en érables, et toutes ensemble 2,000,000 arpents dont 400,000 en érables pourraient faire, à 500 lbs. pesant chacune, 10,000,000 lbs. pesant de sucre. Il y aurait donc 3,000,000 lbs. de sucre à vendre; supposons à 6 sols seulement, nous aurons 900,000 fr. (45 fr. par famille) et pas de sucre à acheter pour le pays.

La procédé de fabrication est des plus faciles et il n'en coûterait pas plus au cultivateur de faire son sucre chez lui, que de fabriquer son savon et sa chandelle. L'étrange nous a été donné par la providence, évidemment dans le but de nous amener à une grande prospérité — et nous n'avons qu'à vouloir ! O ! Jean-Baptiste, j'enrage par fois.

## POULES.

La poule est l'un des plus utiles animaux que nous ayons apprivoisés, et fait servir à nos besoins ; elle est l'hôte le plus important de nos basses-cours. En effet, ses œufs et ses poulets offrent de très grandes ressources pour la table, les œufs surtout s'y présentent, en tout temps, sous cent formes différentes.

Excepté pendant les gelées et les neiges, on ne donne pas ou presque pas de nourriture aux volailles, lorsqu'elles ont la faculté de courir un peu au loin ; elles se procurent ainsi par elles-mêmes les vers, les autres insectes et les graines ou fruits qui servent à leur nourriture. Seulement à l'époque de la ponte, on peut leur fournir un peu de grain le soir en rentrant au poulailler.

Dans les pays où l'on fait de la bière on peut leur donner du marc qui coûte fort peu et qui, mis au frais, se conserve environ quinze jours : quand on craint qu'il n'entre en fermentation, on jette dessus un peu d'eau fraîche. Ce marc aide à nourrir non-seulement les poules, mais encore les autres animaux de la basse-cour.

Les coqs et les poules sont susceptibles de vivre dix ans environ ; mais on ne les garde pas au-delà de six à sept. Un coq suffit pour féconder plus de vingt poules. Il n'est pas nécessaire à la production des œufs qui, sans lui, ne seroient ni moins abondans, ni moins bons. Il doit être courageux, gros, fort, pourvu d'amples pattes, de cuisses charnues, d'un beau bec recourbé, avoir l'œil vif et porter la tête élevée. Les poules doivent réunir à peu près les mêmes qualités.

Pour la propagation des poulets on préfère les grosses variétés ; mais pour la ponte, il faut faire choix des variétés moyennes.

Les bonnes pondueuses, qui sont de moyenne taille et de divers plumages, produisent des œufs presque toute l'année, à l'exception de la partie rigoureuse de l'hiver et de l'époque de la mue. Cependant c'est principalement au commencement du printemps et de l'automne que les poules

comme les autres oiseaux domestiques, produisent le plus d'œufs. Un peu de grain, orge, avoine, ou sarrasin suffit pour disposer les poules à pondre et pour les entretenir, lorsque la terre ne leur offre pas assez de fruits, de graines et d'insectes. Il faut éviter de les nourrir au point de les faire engraisser, parce que elles pondraient moins et que le peu d'œufs qu'elles donneraient seraient *hardés* c'est-à-dire sans coquille.

Ordinairement les poules pondent deux ou trois jours consécutifs et se reposent un jour. Il arrive, mais très rarement, qu'une poule qui a donné son œuf de grand matin en produit un second dans la journée. Quelques œufs, et le cas est très rare aussi, présentent deux jaunes qui à l'incubation, formeraient deux poulets.

Les œufs de bonnes pondeuses sont moins gros que ceux des poules de la grosse variété, mais les premières en donnent plusieurs douzaines, et même près d'un cent tandis que des dernières on n'en obtient qu'une vingtaine.

C'est vers l'âge d'un an ou à quinze mois que les poulettes commencent à pondre. Leurs premiers œufs sont toujours plus petits que les suivants. Elle se mettent à pondre d'autant plus tôt que les rigueurs de l'hiver ont cessé de bonne heure et qu'elles ont été bien nourries.

La poule a deux cris différens, elle glousse pour annoncer qu'elle veut pondre ou couver; elle créchelle pour annoncer qu'elle a pondu. Le gloussement est un cri sourd et langoureux; le créchellement est plus aigu et plus gai.

Le poulailler doit être tenu chaudement en hiver et au printemps. Lorsque elles ont commencé à pondre, il ne faut pas enlever tous les œufs, afin de les déterminer à revenir, ou bien, ce qui vaut mieux, on enlève les œufs, à mesure qu'ils sont pondus, et on place dans le poulailler quelques petits pains de craie qui suffisent pour attirer les poules. Le silence, un peu d'obscurité leur conviennent beaucoup.

Au gloussement répété, au séjour prolongé sur le nid, on reconnaît que la poule se dispose à couver. Si on veut qu'elle continue de pondre, il faut la chasser du poulailler, lui ôter les œufs à mesure qu'elle les a produits. Elle ne tarde pas à reprendre ses habitudes ordinaires.

#### INCUBATION.

Si on veut faire couver la poule, on l'établit à l'écart dans un lieu chaud, obscur et tranquille, et on ne lui donne pas plus d'œufs qu'elle n'en peut couvrir. Ces œufs, recueillis soigneusement, ont été tenus bien enveloppés dans du foin fin ou de la plume, et à une température fraîche, parce que la chaleur ne tarde pas à en altérer le germe.

Quand on veut obtenir beaucoup de poulets à la fois, on établit les œufs sous une dinde qui en peut couvrir beaucoup ensemble et qui d'ailleurs met un très grand soin à les couvrir.

Les vieilles poules couvent avec plus de constance que les jeunes, et les meilleurs poulets proviennent des poules âgées de trois à cinq ans.

Plusieurs moyens sont indiqués pour déterminer les volailles à couver: 1<sup>o</sup> laisser quelques œufs sur lesquels elles s'arrêtent volontiers; 2<sup>o</sup> les enivrer avec du pain trempé dans le vin ou le cidre pur avant de les établir sur les œufs; 3<sup>o</sup> les plumer sous le ventre et le leur flageller

avec des orties qui leur font désirer la fraîcheur des œufs sur lesquels on les établit.

La couveuse étant établie dans un lieu sûr, obscur, tranquille et modérément chaud, il ne faut pas toucher à ses œufs, ni les retourner, ni replacer au centre ceux qui étaient à l'extérieur: c'est à la mère qu'il faut s'en rapporter pour ces soins. La nourrir modérément, lui donner de l'eau à discrétion; c'en est assez pour que la couveuse prospère. En mettant les alimens à sa disposition, il n'y a pas à craindre qu'elle quitte ses œufs assez longtemps pour qu'ils se refroidissent.

Les nids doivent être isolés et séparés par des planches, afin qu'il n'y ait pas de communication entre eux, et que les couveuses ne se voient pas. On garnit ces nids de paille fine et de foin; afin qu'ils soient moelleux et chauds. Ils ne doivent être exposés ni à l'humidité, ni aux courans d'air, qui diminueraient la chaleur de 32 degrés nécessaires au succès de l'opération.

Les bonnes ménagères; au lieu d'employer à l'incubation les poules qui, sans ce soin, ne tarderaient pas à recommencer leur ponte, leur substituent des dindes, qui d'ailleurs sont d'excellentes couveuses, et peuvent contenir sous elles un plus grand nombre d'œufs. On peut même leur faire exécuter plusieurs couvaisons consécutives dont elles s'acquittent également bien.

Quelle que soit la couveuse dont on fasse usage, les œufs de poule éclosent du vingtième au vingt-deuxième jour d'incubation.

Le lendemain de leur éclosion, les poussins commencent à manger: leur première pâtee est composée de mie de pain et de lait, auxquels on ajoute quelquefois du jaune d'œuf cuit. C'est la nourriture des cinq ou six premiers jours pendant lesquels on les tient avec la mère dans un lieu chaud, sur un nid de foin fin bien sec, ou d'étoupe, ou de chiffons. Si le temps est froid, s'il est humide, il ne faut pas se presser de laisser sortir la couvée; mais, s'il fait beau, au bout de huit jours il n'y a pas d'inconvénient à leur faire prendre l'air. De l'orge bouillie, du sarrasin crevé dans de l'eau de vaisselle, un peu de lait caillé, quelques herbes hachées et cuites, leur conviennent très bien.

#### GONFLEMENT OU METEORISATION DES ANIMAUX.

##### HERBIVORES.

Souvent les fourrages verts causent aux bœufs, moutons, chevaux, et autres animaux herbivores, une météorisation ou gonflement, résultat de la fermentation de ces alimens dans l'estomac. La mort en est presque toujours la suite funeste. Le remède à cette maladie consiste à mêler une cuillerée d'ammoniaque dans un verre d'eau, que l'on fait aussitôt avaler à l'animal malade. Dans l'espace d'une heure ils en sont souvent guéris.

MANIERE DE FERTILISER LES ARBRES A FRUITS.—La meilleure méthode de fertiliser les arbres fruitiers est d'employer le sang des animaux comme engrais.

On prend de ce sang la quantité que l'on juge à propos d'employer, on le délaie avec de l'eau de rivière ou de puits pour le rendre moins échauffant. Avant que de s'en servir on découvre la terre au pourtour de l'arbre ; le gazon est renversé, mis à part, et abandonné à la pourriture. L'on arrose non pas le pied, mais les racines de l'arbre ; tout cultivateur sachant ou devant savoir que c'est par leurs fibres que les racines pompent l'humidité et aspirent les sucs nourriciers de la terre. Cette opération se fait dans l'arrière saison, avant la tombée des neiges : le trou reste ouvert pendant tout l'hiver. Au printemps on le reforme avec la terre et le gazon mis en réserve.

## ECONOMIE, INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE

### HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Suite.

Du cinquième au huitième siècle.

J'ai parlé, en terminant le premier chapitre, de la dévotion des plus belles contrées de l'Europe après la conquête. En voici l'histoire en peu de mots.

Au commencement du cinquième siècle, les barbares des frontières de la Chine attaquèrent et firent refluer d'autres barbares du levant au couchant. Ceux-ci voyant plus d'avantage à piller leurs voisins du midi et de l'ouest, plus riches et moins forts, se laissaient entraîner par le torrent qu'ils grossissaient toujours. Enfin les peuples de tout le nord de l'Asie et de l'Europe, depuis les grandes murailles de la Chine jusqu'à l'Océan germanique, et depuis l'Écosse jusqu'au Rhin et au Danube, se pressèrent, se culbutèrent les uns les autres, et se précipitèrent sur l'empire romain.

Je n'ajouterai que quelques lignes qui feront connaître à quel point les ravages pouvaient être de la civilisation. Elles sont d'un contemporain dont on ne récusera pas le témoignage, de Saint-Augustin : « Des nations féroces et innombrables ont occupé les Gaules : tout ce qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin est devasté par le Quade, le Vandale, le Sarmate, l'Alain, le Gepide, l'Hérule, le Saxe, le Bourguignon, l'Allemand, etc. : Mayence, autrefois ville illustre, a été prise et détruite ; plusieurs milliers d'hommes y ont été massacrés dans l'église ; Worms a été ruinée par un siège ; la puissante ville de Reims, Amiens, Arras, Tournay, Strasbourg ont vu leurs habitans transportés dans la Germanie ; tout est ravagé dans les Aquitaines, les Lyonnaises et Narbonnaises, à la réserve d'un petit nombre de villes que le glaive menace au dehors et que la faim tourmente au dedans. Je ne puis, sans verser des larmes, parler de Toulouse. Si cette ville n'est pas encore prise, c'est aux vertus de son saint évêque Exupérius qu'elle le doit : l'Espagne même est dans la consternation et se sent à la veille de sa perte. »

Ces dévastations ne peuvent se comparer à aucune calamité des nations déjà civilisées de l'Europe. Tout fut oublié, tout était à refaire. Quelques peuplades moins barbares que les autres, les Goths, par exemple, se servirent des dépouilles de Rome, mais avec plus de profusion que de goût. L'historien Olympiodore nous raconte qu'aux noces de l'impératrice Placidie, en 414, on voyait, parmi les présens, cent bassins remplis d'or et de diamans travaillés dans toutes les formes ; mais ce n'étaient là que des dépouilles romaines, un butin de pillards.

Les arts et les sciences avaient péri comme l'industrie et les lois dans ce désastre général. Il fallait aux peuples, pour renaître, du repos et des hommes de génie. Quelques-uns apparurent à des distances éloignées : Justinien, Théodoric, Charlemagne, Alfred trouveront leur place dans la suite de cette histoire ; mais n'oublions pas notre but principal.

Quelles furent les premières découvertes importantes après cette longue série de dévastations toujours renaissantes ? Une question semble devoir précéder celle-là : Quels furent les besoins ? L'agriculture et le commerce réclamaient surtout les soins des souverains qui avaient à cœur de rendre la prospérité à leur pays. Le christianisme, qui servait en même temps les intérêts matériels et spirituels, fut la source des premières richesses. L'éducation des vers à soie et la culture du mûrier qui sert à leur nourriture sont dus aux voyages de deux moines. En traitons dans quelques détails.

Le luxe qui régnait à la cour d'Orient avait fait de la soie un objet de première nécessité. Justinien, irrité de voir la Perse, nation idolâtre et ennemie, s'enrichir à ses dépens par le commerce, songeait depuis long-temps à leur créer une concurrence aussi lucrative que glorieuse, lorsqu'un événement inattendu vint le combler de joie : on avait prêché l'Évangile aux Indiens ; le commerce et les missionnaires se suivaient pas à pas et se servaient mutuellement. Deux moines persans avaient fait un long séjour à la Chine. Au milieu de leurs pieux travaux, ils examinèrent d'un œil curieux le vêtement ordinaire des Chinois, les manufactures de soie et les vers dont l'éducation, soit sur les arbres, soit dans les maisons, avait été confiée jadis aux soins des reines. Ils virent bientôt qu'il leur était impossible de transporter un insecte d'une si courte vie, mais que ces œufs pourraient en multiplier la race dans un climat éloigné. La religion ou l'intérêt fit plus d'impression sur les moines persans que l'amour de leur patrie. Après avoir caché dans une canne des œufs de vers à soie, ils repassèrent les mers et vinrent communiquer leur projet à l'empereur. Les dons et les promesses de Justinien les engagèrent à suivre leur entreprise. Aidés de leurs souvenirs, ils dirigèrent alors l'opération par laquelle on fit éclore les œufs au moyen de la chaleur du fannier. On nourrit les vers avec de la feuille de mûrier ; ils vécurent et travaillèrent sous un climat étranger ; on conserva un assez grand nombre de chrysalides pour en propager la race, et on planta des arbres qui devaient fournir à la subsistance des nouvelles générations. Tout s'améliora avec le temps, et les produits devinrent de plus en plus beaux.

Ce n'est qu'au règne de Charles VIII qu'eut lieu l'introduction du mûrier en France ; mais peu cultivé encore, il ne fut réellement un arbre utile et productif que lorsque

Henri IV, aidé d'Olivier de Serre, l'eut multiplié dans son royaume. Après quelques jours de discussion avec Sully, qui ne partageait pas son opinion sur ce point, quinze mille mâriers furent plantés dans le jardin des Tuileries, sous les yeux du bon roi. On imita son exemple, et la France fut à franchie du tribut de quatre millions qu'elle payait à l'étranger.

C'est au christianisme que nous devons la plus grande partie des bienfaits qui ont régénéré le monde : sous le règne de Clovis I, saint Landry fonda à Paris un lieu de refuge pour les pauvres et les voyageurs ; c'est l'origine des hôpitaux. Cet exemple n'eut pas peu imité jusqu'à saint Louis, qui, au retour de la Terre Sainte, donna retraite à trois cents de ses compagnons d'armes auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux. Cette fois le saint roi eut des instituteurs, et de nombreux hôpitaux sont dus à ses successeurs.

On ne sait trop si c'est à saint Paulin, au cinquième siècle, ou au pape Sabastien, au septième, qu'est dû l'usage des cloches pour appeler les fidèles à l'église. On s'était servi jusqu'alors de planches qu'on appelait *sacrées* et sur lesquelles on frappait à grands coups.

En 610, les cloches étaient si peu connues, que l'armée de Clotaire, qui assiégeait Sens, effrayée de leur épouvantable tintement, leva le siège et prit la fuite.

La plus grosse cloche connue est celle d'un convent situé à Moscou ; elle a, dit-on, plus de 41 pieds de tour et pèse 1400 quintaux.

La cloche appelait les fidèles à la prière depuis peu d'années, lorsque l'orgue vint les enchâsser et mêler aux religieux accens du peuple sa suave harmonie. L'empereur Constantin Copronyme fit ce présent au roi Pepin en 757, et l'église de Compiègne jouit la première de cette merveilleuse invention venue de l'Orient. Du huitième au treizième siècle, on n'en fabriqua point en France.

Une découverte plus utile est celle des plumes à écrire. Elles remplacèrent le roseau employé par les Romains, et qui portait le nom de *calamus*. À peine les connut-on qu'on multiplia les bons écrits, et les connaissances se répandirent plus vite. Je terminerai ce chapitre par une observation importante, pour ne pas confondre les époques. Dans ces temps encore empreints de barbarie et d'ignorance, on s'occupait peu des nouvelles découvertes ; elles venaient souvent inconnues ou méprisées, jusqu'à ce qu'un événement heureux ou un besoin urgent les mit tout à coup en lumière. Il est à peu près impossible de déterminer une époque fixe à la plupart d'entre elles ; de plus, il en est bon nombre, telles que l'orgue dont nous avons parlé, le moulin à vent et les horloges dont nous parlerons plus tard, qui étaient connues en Orient avant le règne de Charlemagne, et qui n'ont été importées en France que quelques siècles après. Les Croisés, par exemple, en ont rapporté de fort utiles de leurs expéditions lointaines. Il me semble qu'il est plus raisonnable de n'en parler que lorsque la France ou tout au moins l'Europe occidentale, ont pu les apprécier et les mettre à profit.

## Perfectionnements Industriels.

AVANTAGE DE L'EMPLOI DES MACHINES.— Comme économie énorme sur la main d'œuvre la question est ju-

gée. Prenons pour exemple la mouture du blé, chez les modernes par un moulin à eau ou à vapeur ordinaire, chez les anciens par un moulin à bras. Les moulins à eau ou à vapeur peuvent moudre, terme moyen, 180 minots de blé. Ce ne serait point assez de 150 hommes pour réduire en farine, avec des moulins à bras, ces 180 minots de blé en un jour. Eh bien ! supposons que le loyer d'un moulin moderne et le salaire des ouvriers qui y sont employés se montent à 20 fr. par jour, tandis que les bras nécessaires pour faire mouvoir les moulins anciens ne pouvaient pas se payer moins de 300 fr. l'invention du moulin moderne nous a donc procuré une économie de 280 fr. sur 180 minots de blé réduit en farine : plus du quart du prix du blé lui-même en ce pays, année commune.

Cet avantage obtenu par le service des machines est incontestable. Et pourtant, c'est par là qu'on les attaque. Vous payez un produit, vous payez le pain moins cher, sans doute, mais vous ôtez l'ouvrage et le pain à l'indigent.

Remarquons d'abord que les ouvriers suppléés par les machines, et laissés maîtres de leur temps et de leur travail, peuvent être et sont nécessairement employés à la création de nouveaux produits. Les consommateurs qui ont épargné 280 fr. sur l'achat de la farine, ont toujours le même revenu, la même somme à dépenser annuellement, soit en jouissances, soit en consommations reproductives, qui nécessitent d'autres travaux, une autre main-d'œuvre offerte aux hommes et aux bras vacans. Et ces hommes, d'ailleurs, dont le salaire est quelque temps diminué, se nourrissent et s'entretiennent, grâce aux machines, pour beaucoup moins qu'ils payaient autrefois. La production et la consommation sont plus abondantes, les oisifs et les travailleurs mieux pourvus et plus riches ; s'il y a moins de tourneurs de meules, il y a plus de négocians et de manufacturiers ; pour un produit qui reclame moins de bras, cent en occupent un plus grand nombre. Ajoutons encore que les machines multiplient les produits intellectuels. Si nous n'avions que la bêche et la pioche, il faudrait, pour nourrir notre population actuelle, appeler peut-être à la culture la totalité des bras qui s'appliquent aux arts industriels, aux sciences, etc. La charrue nous a donné les arts, en nous permettant d'assigner à nos bœufs partie de la culture de la terre, à nous la culture des facultés de l'esprit.

Certains produits, à la vérité, ont des bornes nécessaires : il ne faut pas dans un pays plus de chapeaux qu'il n'y a de têtes. Mais il ne faut pas oublier que la production, en général, augmente le bien-être, contribue singulièrement à l'accroissement de la population, soit en rendant les mariages plus faciles, soit en prolongeant la durée de la vie moyenne. Sous Louis XIV, par exemple, il est constaté qu'on ne vivait communément guère au-delà de 25 à 27 ans ; aujourd'hui le terme moyen de la vie d'un Français est de 33 ans. Et quand même la population n'augmenterait pas, on consumerait davantage, on achèterait des produits nouveaux avec les produits surabondans dus aux machines ; on augmenterait son bien-être. Le meilleur marché est synonyme de plus grande abondance ; et un peu de tout pour tous ne serait pas un mal assurément.

Il est vrai toutefois que l'invention des machines apporte quelques souffrances et quelques maux passagers aux ouvriers.

Mais faut-il pour cela arrêter les progrès qui portent graduellement les nations au bien-être, à la civilisation, à l'abondance? Serait-ce bien entendre les intérêts des plus souffrants et des plus pauvres? Et comment arrêter la marche de l'industrie, sans faire plus de mal encore à ceux qu'on prétend soulager par cet étrange moyen? Supposons qu'on eût empêché les machines à filer le coton de s'introduire aux États-Unis, que serait-il arrivé? Les Américains n'auraient pu fabriquer dans leurs manufactures que des cotonnades grossières, d'un tissu rude, inégal, et fort chères. Les étrangers les auraient surpassées sans peine, et leur auraient fourni peu à peu tout ce qui se serait consommé de cotonnades aux États-Unis: aucune fabrique américaine ne pouvant soutenir la concurrence, elles n'auraient plus acheté de cotons filés à la main. Que serait devenue la population ouvrière?

Plusieurs circonstances atténuent le mal qui peut résulter momentanément, pour la classe ouvrière, de l'introduction des machines expéditives.

1<sup>o</sup> Les machines qui suppléent un grand nombre de bras sont nécessairement compliquées et coûteuses.

2<sup>o</sup> L'esprit de routine, la crainte des innovations et la peur de hasarder un capital considérable, protègent longtemps les vieux procédés contre les nouveaux, et rendent la transition graduelle.

3<sup>o</sup> A mesure que les machines se multiplient et que la société se perfectionne, il devient plus difficile d'introduire de nouveaux moyens expéditifs, le service des machines ne doit donc pas s'accroître et le nombre des bras occupés diminuer incessamment.

4<sup>o</sup> En fait, il n'y a pas, proportion gardée, plus d'ouvriers sans ouvrage là où les machines sont employées que là où elles ne le sont pas. On ne voyait guère de machines en Angleterre, au temps de la reine Elizabeth, et ce fut alors cependant que l'on créa la *taxe des pauvres*, loi qui n'a servi qu'à les multiplier. De nos jours, les classes laborieuses ne sont nulle part plus à plaindre que dans les pays où l'on n'a point encore introduit de procédés expéditifs.

5<sup>o</sup> Il y a plus. L'introduction des machines est favorable aux ouvriers mêmes dont elles semblaient supprimer le travail. L'expérience prouve que le nombre des consommateurs s'augmente dans une proportion bien plus rapide que la baisse du prix. La baisse d'un quart, dans le prix, double quelquefois la consommation, surtout lorsque le procédé est expéditif, comme presque toujours, et qu'il le rend moins cher. — Voyez la presse d'imprimerie. Les livres imprimés surpassent de beaucoup sans doute les manuscrits d'autrefois, et ils coûtent beaucoup moins. Aussi, quoique cette machine expéditive fasse avec un travailleur l'ouvrage de deux cents copistes, la multiplication des livres et les arts qui en dépendent, la fonte des caractères, la fabrication du papier, les professions d'auteur, de correcteur, de relieur, de libraire, ont centuplé le nombre des travailleurs qu'occupait autrefois le même genre de production.

J. B. S.

## MOYENS PREVENTIFS CONTRE LA MENDICITÉ.

La misère extrême qui règne dans quelques parties de

la province, conséquence des mauvaises récoltes des années dernières, et la mendicité qui en est la suite ont porté en quelques endroits les citoyens à se réunir pour soutenir les indigens à frais communs. Différens moyens ont été adoptés pour cela suivant les lieux. A Montréal par exemple on a rassemblé les mendicants dans une seule demeure, où on les loge, on les vêt, on les nourrit et on les chauffe. Là sont réunis femmes, enfans, vieillards et infirmes de toute espèce et on les occupe à des travaux conformes à leurs sexes et à leurs forces. C'est sans doute le moyen le plus économique, et peut-être le seul possible à Montréal.

Ailleurs on fait de la soupe, un certain nombre de fois par semaines, qu'on distribue aux nécessiteux, on leur donne aussi des rations de bois. Ces secours sont ordinairement suffisans, dans les campagnes où la mendicité est moins étendue. Dans plusieurs de ces paroisses on refuse de secourir les mendiants des autres localités et on allègue avec raison que chaque paroisse peut nourrir ses pauvres: il n'y a guère en effet que le comté de Rimouski qui paraisse faire exception cette année.

En refusant de secourir les mendiants des autres paroisses, on oppose des bornes puissantes à la mendicité, vu qu'un grand nombre de mendiants ne l'étant que par vagabondage et fainéantise, n'oseraient demander l'aumône dans leurs paroisses où ils sont trop connus. C'est donc servir la morale publique que de repousser cette espèce de mendiants. Mais il n'est pas probable que cette pratique soit jamais adoptée généralement ici; il y a trop de générosité pour cela chez le peuple. Pour faire ainsi l'aumône à toute espèce de mendiants, on s'appuie de l'exemple d'un saint qui donna la moitié de son manteau à Satan lui-même revêtu de l'apparence d'un mendiant; cet exemple prouve la charité du saint et rien de plus. L'ordre de la charité est de secourir d'abord ses parens qui sont dans l'indigence et ensuite ses voisins. Ce pays n'est pas riche; cependant la fortune y fait peu de nécessiteux; les grands artisans de misère, plus encore ici que dans d'autres pays, ce sont les vices. Nous ne craignons pas de dire qu'en suivant la pratique de ne secourir que les pauvres de sa paroisse, la moitié au moins des mendiants cesseraient de l'être; car il y a au moins la moitié des mendiants qui, pour cause, ne le sont que hors de leurs paroisses.

Les citoyens de Montréal et ceux des paroisses qui se sont associés pour soutenir leurs pauvres à frais communs, méritent certainement des éloges, et il est à espérer que leur exemple sera suivi. Il est toute fois juste que nous signalions ce en quoi leurs méthodes peuvent, suivant nous, être défectueuses. Une maison d'industrie ou dépôt de mendicité paraît comporter l'idée de peine, de châtiement. Ces établissemens paraissent avoir été formés sur le principe que toute mendicité découle du vice, qu'il faut châtier. Or ce principe est inhumain. — La distribution de soupe et de bois n'arrête pas le fleau de la mendicité; elle ne fait que la concentrer sur un point, d'ailleurs les pauvres des parties éloignées de la paroisse sont plus ou moins privés de ces secours.

Nous ne prétendons nullement assigner le remède aux vices que peuvent renfermer ces deux moyens de secourir l'infortune; nous ne ferons que citer un troisième mode qui nous paraît préférable au moins en bien des cas. Il est le seul qui nous paraisse propre à guérir radicalement la mendicité; mais l'application en est plus dif-

ficile que des deux autres. Un illustre personnage l'a essayé en France avec succès. Nous nous contentons de citer ce qu'il dit là dessus en l'abrégéant.

« Lorsque j'acquis, en 1804, le principal domaine de la commune \* \* \* \* je trouvai qu'elle fournissait huit indigens à la mendicité du canton. C'étaient de bons et ver tables pauvres, c'est-à-dire des veuves âgées et des hommes infirmes, que leurs familles ne secouraient plus du tout, faute de le pouvoir suffisamment.

« De longues observations m'avaient conduit à penser que nulle autorité publique, nul bienfaiteur isolé et collectif ne peuvent avoir d'action sur le mendiant, et qu'il est complètement inutile de s'adresser directement à lui. Le mendiant ne peut rien, et, bien plus encore, il ne veut rien. L'habitude de la mendicité lui plaît, elle sert sa paresse. Toutefois, la mendicité répugne au moment où on la commence, et l'indigent ne s'y résout que lorsque tout autre secours lui manque, c'est-à-dire, lorsqu'il devient assez à charge à sa famille pour être renvoyé par elle à la charité publique. La famille, de son côté, n'oublie les sentimens naturels, qui lui commandaient de secourir un de ses membres, que lorsque le besoin l'y condamne, elle se décide alors à s'en décharger en entier, en l'envoyant mendier.

« Cependant (et c'est ici où je crois avoir touché le véritable point de la question, et trouvé l'unique solution du problème,) cette même famille est la seule autorité dans le monde qui puisse influer sur les actions du mendiant.— C'est elle seule qui lui a dit : Je ne peux plus rien pour toi ; va mendier.

« C'est elle seule aussi qui peut lui dire : Reviens, j'aurai soin de toi... Elle seule offrant au mendiant, sous le toit qui l'a vu naître, un asile qu'il connaît et qu'il aime, peut lui faire perdre la funeste habitude qu'il a contractée.

« Supposez, épuisez toutes les combinaisons possibles, et vous reconnaîtrez en définitif ce dont je suis resté pleinement convaincu : c'est que la famille seule peut avoir action sur le mendiant, et que c'est au sein de sa famille seulement que la société a marqué sa place, quand elle veut qu'il ne mendie plus.

« Une fois arrivé à cette démonstration, il ne me restait plus qu'à chercher les meilleurs moyens d'action sur la famille, à l'effet de la déterminer à rappeler son mendiant dans son sein.

« Il fallait donc que ce fût volontairement que la famille reprît cette charge. Pour y parvenir, le seul parti à prendre me parut être de lui en donner les moyens, ne doutant point qu'alors elle ne revint d'elle-même au sentiment de bienveillance que nous avons tous pour nos proches. Je crus même qu'il serait possible de combiner cette idée de manière à encourager ce sentiment honorable par un intérêt direct ; et, dans cette pensée, j'imaginai, sans m'occuper aucunement du mendiant, de donner simplement des secours à sa famille, en lui imposant pour condition unique la cessation de la mendicité de la part de celui de ses membres qui s'y livrait.

« Je n'entrerai point ici dans le détail des secours réguliers que j'établis : ils se bornèrent à des rations hebdomadaires et proportionnelles de pain et de pommes de terre, à quelques vêtemens pour les enfans.

« Ces secours, pour une commune de 400 âmes, ne furent pas très-onéreux, et il n'y a pas de propriétaire aisé qui ne puisse en supporter le léger fardeau. En annonçant

publiquement la distribution de ces secours, je fis connaître qu'ils ne seraient jamais délivrés à aucune famille dont un des membres mendierait... Un mois ne s'était pas écoulé que les huit mendiens fournis par la commune n'étaient déjà plus, et nul autre habitant de cette même commune n'a mendié depuis.

« Mes secours hebdomadaires, partagés par le ci-devant mendiant, ont suffi à sa subsistance, et ses autres besoins ont été satisfaits en partie par la famille elle-même, et en plus grande partie par de légers travaux dont ces invalides pouvaient encore être capables, et qui se perdaient dans l'oisiveté de la mendicité.

« Une aussi longue expérience prouve, je crois, que j'étais parti d'un principe profondément vrai, en pensant que, non-seulement la famille avait seule action sur le mendiant, mais encore que cette action était toute-puissante. En effet, la crainte d'être privé de mes secours réguliers et certains a subitement déterminé la famille à rappeler son mendiant, et le mendiant a subitement obéi à ce rappel.

« Mais, ce qui est bien plus remarquable, c'est l'effet moral produit par cette combinaison. Avant moi, la famille, endurcie par la misère et l'exemple commun, ne rougissait pas d'abandonner l'aïeul, le vieux père ou le frère infirme et de l'envoyer mendier. Depuis vingt quatre ans, comme on en a perdu le besoin, on en a acquis la honte. L'opinion s'est rétablie en faveur du respect filial ou de l'amour fraternel, et la bienveillance de famille a surpassé tout ce que j'avais osé en attendre. L'exemple que je présente est, je l'avoue, pris sur une bien petite échelle, mais il offre une longue durée et des bases inattaquables. J'ose penser qu'il n'est point de campagne où ce moyen ne pût être imité avec le même succès, si un particulier ou des associés bienfaisans voulaient y verser les mêmes secours aux mêmes conditions.

« Je n'ai parlé ici que des bons et véritables pauvres qui mendient dans les campagnes, et je ne me suis point occupé de ce que produirait ma théorie dans les villes ; cependant je crois qu'elle pourrait encore y être applicable aux véritables pauvres.

« Quant aux mendiens par libertinage ou par métier, je n'ai point prétendu m'en occuper ; il faut ranger leurs actes dans la classe des délits de vagabondage ou d'escroquerie ; la société ne doit aux mendiens de cette espèce que des maisons pénitentiaires et des lieux de travaux obligés.»

A. B.

## MÉLANGES.

### JANVIER ET FÉVRIER.

Romulus composa l'année de dix mois ; Numa Pompilius y ajouta ceux de janvier et de février. Les calendes de janvier étaient particulièrement consacrées au dieu Janus, dont les deux visages regardaient l'année qui venait de finir et celle où l'on entrait. On offrait à ce dieu, dans le cours de la première journée, le gâteau nommé *janual*, des dattes, des figues et du miel ; les artistes et les artisans chauchaient la matière de leurs ouvrages, persuadés que le travail de ce jour leur assurait une année favorable.

On se visitait, on s'adressait des vœux, on se gardait de laisser échapper un propos de mauvais augure, on s'envoyait des présens ; le soir on se régalaît en l'honneur de Janus.

*Etrennes* — On pense que l'usage des souhaits d'étranges vient des Romains. Tatius, roi des Sabins, et qui régnaît dans Rome conjointement avec Romulus, consid'ra, dit-on, comme un bon augure le présent qu'on lui fit le premier jour de l'an de quelques branches coupées dans un bois consacré à Strenia ; il autorisa la coutume des présens faits à cette époque, et leur donna le nom de *Strenia*.

Avant la révolution de 89, et dans plusieurs provinces de France, les usages suivis le premier jour de l'an conservaient les traces de la fête du Gui que célébraient les anciens Druides. Les enfans du Vendomois couraient les rues dans ce jour solennel, et demandaient à ceux qu'ils rencontraient le *Gui-l'an-neu*. Dans la dernière nuit de l'année, le peuple du Maine parcourait également les rues en chantant des chansons dont le refrain était toujours : *Donnez-nous le Gui-l'an-neu*.\*

*Février*. — Pendant le mois de février, Junon, que les Romains nommaient *februalis*, était honorée d'un culte particulier ; telle est, selon Festus, l'etymologie du mot février ; selon d'autres, ce mot serait tiré des sacrifices en l'honneur des morts, appelés *februales*, qui se célébraient aussi dans le cours de février. Numa ajouta ce mois, ainsi que celui de janvier, au calendrier de Romulus.

Les anciens représentèrent le mois de février sous la figure d'une femme qui était vêtue d'une seule tunique relevée par une ceinture ; afin d'indiquer la nature pluvieuse du mois, on avait placé entre les mains de cette femme une canne, oiseau aquatique, et à côté d'elle une urne d'où l'eau s'échappait avec abondance ; à ses pieds, on voyait d'un côté un héron, et de l'autre un poisson. A Rome, surtout, où l'hiver est moins long que dans nos climats, le mois de février est en effet celui des pluies.

### Espiegleries de MM. les pages.

On sait que le gouverneur des pages de l'empereur était le général Gardanne, excellent homme, brave militaire, mais sévère en diable, et peu disposé à rire de toutes les espiegleries des *petits gallards* confiés à ses soins. Heureusement pour eux, il n'était pas toujours là, et il résignait souvent ses fonctions au colonel d'Assigny, sous-gouverneur, que ces messieurs aimaient beaucoup, parce qu'ils ne le craignaient guère. Aussi ne se gênaient-ils pas pour lui jouer des tours fort peu respectueux.

Un jour le colonel se disposait à se rendre chez l'Empereur qui l'avait fait appeler ; il était en grande tenue : culotte blanche et bas de soie blancs. Avant de sortir, il entre dans la classe des mathématiques, au

moment où les pages prenaient leur leçon, et il s'assoit sur une chaise à côté du tableau. Un des plus jeunes pages, malin comme un singe, lorgnait depuis un instant les blancs mollets du sous-gouverneur, dont l'aspect lui donnait une démangeaison d'espieglerie : tout-à-coup une mouche vient se poser sur son banc ; il l'attrape, la traverse d'une épingle, et, se penchant jusqu'aux jambes du colonel, il lui enfonce son épingle dans le mollet. M. d'Assigny jette un cri ; l'enfant se relève et, d'un air de triomphe, montre au pauvre gouverneur la mouche perçue de part en part. « Satané petit diable, — lui dit le colonel en se frottant la partie blessée, — tu m'as fait bien mal, mais tu es bien adroit ! »

Mais l'homme qui servait surtout de point de mire aux malices de messieurs les pages, c'était le vénérable abbé Gandon, vertueux ecclésiastique, placé auprès d'eux en qualité d'aumônier. Il n'y avait pas de tours qu'ils ne lui jouassent.

Il avait invité quelques amis à déjeuner, et la veille, les pages avaient vu passer quelques provisions qui les avaient fort tentés : entre autres, un pâté de gibier d'une rotondité très respectable. Mais leur vient d'en avoir leur part : s'ils se contentaient de s'en emparer, la plaisanterie ne leur semblerait pas assez forte, d'ailleurs on pourrait en faire acheter un autre ; il faut que l'abbé Gandon et ses convives aient un pied de nez.

Le soir, deux ou trois des plus hardis montent chez le bon aumônier, à l'issue de son dîner. Il leur arrivait souvent d'aller ainsi passer une heure auprès de l'indolgent ecclésiastique qu'ils aimaient beaucoup, malgré les malices qu'ils lui faisaient. Un autre page, resté dans l'antichambre, ouvre le buffet, aperçoit le bienheureux pâté, s'en saisit, enlève avec soin toute la croute de dessous, prend tout ce qui se trouvait dans l'intérieur, et remplace le gibier par une calotte de peau, réputée hors de service. Le lendemain, lorsque le pâté fut apporté sur le table du bon abbé, et qu'on l'ouvrit, les convives durent faire quelque peu la grimace. Les pages auraient bien voulu être là pour jouir du coup d'œil ; mais, cette fois, il leur fallut se contenter de toutes les suppositions que leur inspira leur imagination riense et folle.

Le pauvre abbé Gandon fut, à-peu près à la même époque, l'objet d'une plaisanterie assez originale de la part de ses enfans, c'est ainsi qu'il appelait les pages.

Comme je viens de le dire, il arrivait souvent que quelques uns de ces petits espiegles m'allaient causer avec lui après son dîner. Cet excellent aumônier avait toujours sur sa table quelques sucreries, pâtisseries et confitures dont il se plaisait à bonorer les petits gommeux. Ce n'était pas la une des moindres raisons pour lesquelles ils aimaient tant à aller rendre visite à leur aumônier.

Un soir, deux d'entre eux arrivent chez le bon ecclésiastique, au moment où il allait prendre son café. « Ah ! ah ! vous voilà, mes enfans ! vous arrivez bien ; je veux vous régaler. Voici d'excellent café ; je l'ai fait moi-même, comme c'est mon habitude ; je vais vous en donner une petite demi-tasse pour vous deux. » Quand il a servi ses deux convives : « Pendant que vous boirez cela, mes petits amis, je vais vous demander la permission de finir mon journal que je lisais quand vous êtes entrés. Il est fort intéressant aujourd'hui. »

Je vous dirai d'abord que l'abbé Gandon prenait prodigieusement

\* Cet usage existe encore en plusieurs parties du Canada. Des jeunes gens se réunissent et vont de porte en porte chantant une chanson appropriée à la circonstance, dont le refrain est : « Vous nous devez le gui-l'an-neu. » Les aumônes assez abondantes qu'ils recueillent se distribuent aux pauvres de la paroisse. Malheureusement cette coutume n'est pas sans abus. — [Ed.]

gissement de tabac, lorsqu'il lisait surtout; il avait à côté de lui son mouchoir et sa tabatière ouverte, dans laquelle il puisait à chaque seconde. Il prend donc le *Journal de l'Empire*, et continue sa lecture après avoir aspiré deux ou trois prises. Un des pages prend une goutte de café dans sa cuillère, et la passant par dessus la tête de l'aumônier, il la laisse tomber sur le journal cette goutte de liqueur noire. L'abbé Gandon croit que cela provient du tabac qui par son action sur les fosses nasales, a amené un écoulement; il se mouche et continue sa lecture. Bientôt une seconde goutte de café vient encore salir son journal; il se mouche de nouveau, plus fort et plus long-tems que la première fois, il se remet à lire. Troisième goutte de café qui étouffe beaucoup le pauvre abbé. Il se frotte le nez, se mouche d'une force à se faire sauter la cervelle, et se dispose à reprendre son journal, quand un grand éclat de rire, poussé derrière son fauteuil, lui fait tourner la tête au moment où le page allait recommencer sa plaisanterie pour la quatrième fois. Les deux petits diables en furent quittes pour un sermon: ils méritaient mieux que cela.

L'excellent aumônier ne parlait à personne de tous les petits griefs qu'il pouvait avoir contre ses enfans: il savait que le gouverneur entendait fort peu la plaisanterie, et il aurait été désolé de leur attirer quelque punition. Mais les pages étaient moins discrets que l'abbé Gandon et ils se racontaient tous les jours qu'ils jouaient à ce brave homme, mettant même une certaine gloriole à les exagérer. Quelques-unes des espègleries de ces messieurs étant venues aux oreilles de l'empereur, il en témoigna tout son mécontentement dans une visite qu'il fit à l'hôtel des pages. Mais cela n'alla pas plus loin.

Napoléon ne crut pas pour quelques plaisanteries sans conséquence, devoir se montrer plus sévère que celui contre qui elles avaient été dirigées, et qui avait bien voulu les oublier: car les pages, que l'abbé appelait ses enfans, l'aimaient et le respectaient en effet comme un tendre père: toujours prêt à excuser leurs espègleries, il était encore le premier à demander grâce pour eux lorsqu'ils se permettaient quelque incartade un peu trop forte.

JAMES ROUSSEAU.

### LE SUPPLICE DE RAVAILLAC.\*

Il est impossible de peindre l'étonnement, l'effroi, la consternation dans laquelle fut plongée toute la ville de Paris à la nouvelle de la mort du roi Henri IV; à l'exception de quelques ambitieux qui voyaient dans cette sanglante catastrophe disparaître les obstacles qui s'opposaient à leur élévation, tous les bons et honnêtes Français, le peuple des villes et des campagnes, exprimaient hautement une grande et sincère douleur. Henri avait terminé la guerre civile et fermé les plaies de la France. La paix, le commerce, l'agriculture, commençaient à fleurir, et ses sujets savaient que tous les efforts de cet habile prince tendaient à ce qu'ils pussent un jour mettre la poule au pot, tous les dimanches.

Ravaillac subit divers interrogatoires par lesquels on ap-

put qui il était, d'où il venait; mais on ne put jamais savoir de lui s'il avait des complices, et les noms de ceux qui l'avaient poussé à commettre cette abominable action. Ses juges ne virent dans la procédure de cette affaire que le crime isolé d'un fanatique exalté.

Neuf jours (17 au 26 mai) avaient été employés aux interrogatoires, et Ravaillac, résigné au sort qui l'attendait, passait ses nuits et ses journées en pieuses dévotions. Un matin (le 27 mai,) le geôlier entre brusquement dans son cachot.

—Lève-toi, misérable, messieurs du parlement veulent causer une dernière fois avec toi.

—Ravaillac se lève, il était pâle et tremblant; la veille, les prisonniers détenus avec lui l'avaient accablé d'injures et de coups, et soutenu par la geôlier, il est conduit à la chambre de la question. Un silence profond régnait dans cette salle, des chevaliers, des chaudières, des mats aux; des scies, des sièges garnis de pointes de fer, des grilles, des pinces, des croix et mille autres instrumens de supplice, tapissaient la muraille. Au milieu était un grand Christ sur un fond de stize noire; MM. les présidens et plusieurs conseillers étaient assis sur des sièges peints en noir. Les bancs étaient au milieu de la salle. Ravaillac est remis entre leurs mains; ils le font mettre à genoux, et le geôlier lit la sentence de mort. Cette lecture terminée, il ajoute d'une voix lugubre:—Le dit François Ravaillac, pour la révélation de ses complices, va être appliqué à la question.

A ces mots, Ravaillac pâlit:—Messeigneurs, épargnez-moi cette horrible souffrance; sur la damnation de mon ame, homme ni femme ne m'ont assisté.

Les exécuteurs le déchaussent et introduisent ses pieds nus dans des brodequins de fer.—Pitié! pitié! Car les brodequins étaient trop étroits et seraient fortement ses pieds.—Non, non. Et entre les brodequins de fer et ses pieds, au-dessus de la cheville, on place un coin de fer, et à coups de marteau on l'enfoncé jusqu'à la semelle du brodequin. Et le patient criait en sanglotant: Mon Dieu, prenez pitié de mon ame, pardonnez-moi mes fautes; messeigneurs, assez, assez, assez, je n'ai pas de complices! Il pleurait: ses dents claquaient; il faisait d'horribles et d'affreuses contorsions; les spectateurs étaient insensibles à ses gémissemens. Les exécuteurs, voyant qu'il ne nomrait personne, mettent un second coin en fer entre le premier et son pied ensanglanté, et frappent dessus avec leurs marteaux.

Alors avec de grands cris et des clameurs déchirantes, le pauvre supplicie s'écrie:—Je suis pecheur, je ne sais aucune chose par le serment que j'ai fait et que je dois à Dieu et à la cour. Misericorde, ne frappez plus; oh! messeigneurs, vous me faites mal... Oh! assez, épargnez-moi, puisque je dois mourir; assez....

Et les bourreaux continuaient de frapper le deuxième coin.

—Mon Dieu, reprit-il, horriblement défiguré et presque défaillant, prenez cette pénitence pour les grandes fautes que j'ai commises en ce monde. O Dieu! reçois cette peine pour la satisfaction de mes péchés. Par la foi que je dois à Dieu, je ne sais aucune autre chose, ne me faites pas désespérer, mes amis.

Et il jetait sur ses bourreaux un regard suppliant où se peignaient une souffrance et un désespoir impossible à décrire: et les bourreaux, impassibles, entre le premier et le second coin, introduisirent un troisième coin et se mirent

\* Le récit des circonstances de ce supplice, dont la rigueur atroce se renouvelait si souvent autrefois dans les états les plus civilisés de l'Europe, est bien propre à nous faire apprécier la douceur comparative de notre code pénal.

de nouveau à frapper. Mais le patient se trouva comme pâmé et baigné d'une sueur universelle; il ferma ses yeux, laissa tomber sa tête sur son sein et ne proféra plus un seul cri. Alors on lui met du vin dans la bouche, et malgré ce spiritueux, il ne fait aucun mouvement. Voyant qu'il ne pouvait parler, tant ce supplice l'avait épuisé, les bourreaux le relâchent, jettent de l'eau sur lui et lui font boire du vin une seconde fois. Ravallac rouvre ses yeux, on l'étend sur un matelas, et on le laisse dans cet état jusqu'à ce que ses forces soient revenues. Alors l'exécuteur le garotte et le fait transporter à la chapelle auprès des docteurs.

Incemment après trois heures, les bourreaux le font sortir de la chapelle; les prisonniers en multitude et en confusion voulaient à son passage se jeter sur lui; ils l'accablaient d'injures: méchant! traître! Mais les archers et les officiers prêtèrent main-forte aux geôliers, et avec leurs armes occitèrent les prisonniers. Nu et en chemise, Ravallac est placé sur le tonnerre fatal. Arrivé devant la porte principale de l'église Notre-Dame, lecture est faite de l'arrêt du parlement. Le peuple couvrait le meurtrier d'injure, et à ses cris d'indignation on pouvait juger l'honneur qu'un tel crime lui inspirait et l'amour qu'il avait pour son roi. Ravallac descend du tonnerre, et à genoux, tenant une torche ardente du poids de deux livres, dit d'une voix lamentable: « *Je déclare que malheureusement j'ai commis le très méchant, très détestable, très abominable parricide, et tué le seigneur roi Henri IV de deux coups de couteau dans le corps.* »

— Méchant! parricide! infame! s'écria la foule à ces mots: Mort! mort! Et les gémissements, les pleurs des uns se mêlaient aux clameurs et aux imprecations des autres. Le silence enfin se rétablit, et Ravallac continua:

— « *Je me repends et demande pardon à Dieu, au roi et à sa justice.* »

Arrivé à la place de Grève, il monte sur l'échafaud; ses confesseurs l'exhortent, et les prières finies, le laissent entre les mains des bourreaux.

Une foule immense couvrait la place; pâle et tremblant, le condamné n'osait arrêter ses regards sur elle, car dans tous les yeux il lisait l'horreur que sa vue inspirait: cependant il avait mis sa confiance en Dieu, et, calme, il attendait la fin de son supplice. Les bourreaux armés de tenailles en fer, après l'avoir lié, lui pincent et arrachent les mamelles, les gras des jambes, des cuisses, des bras.

Plus le patient se plaignait, plus le peuple redoublait ses hurlemens de colère et de vengeance. Les bourreaux versent du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix de résine brûlante, de la cire et du soufre fondus ensemble sur les places où il avait été tenaillé. Ravallac pleurait et se lamentait—Pitié, mes amis, pitié; mon Dieu, sauvez-moi.

— Point de pitié pour le parricide, criait le peuple; versez lentement l'huile sur ses plaies.

Les tortures n'étaient pas terminées. On lui mit dans la main droite le couteau avec lequel il avait assassiné le roi, et on lui brûla le bras avec du feu de soufre.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Jésus, Maria, pardon, assés! Je suis un grand coupable. Oh! par pitié. Jésus! Maria!

Et toujours le peuple:— Point de miséricorde pour le

parricide; versez lentement le plomb fondu sur ses plaies.

Le greffier lui demanda de nouveau de nommer ses complices:— Il n'y a que moi qui l'ai fait, fut sa réponse.

Lorsque son bras fut consumé, les bourreaux le descendirent tout sanglant et déchiré de dessus l'échafaud; là, ils l'attachèrent par les bras et les jambes à quatre chevaux; il était presque évanoui. On fit tirer les chevaux, et il persista dans ses dénégations. Le peuple de toute qualité qui était là proche et loin, continua ses clameurs, ses regrets et sa colère; plusieurs se mirent à tirer les cordes avec une telle ardeur, que l'un de la noblesse qui passait, fit placer son cheval à la place de l'un de ceux auxquels était attaché le condamné. Et enfin, par une grande heure, il fut tiré sans être démembré et rendit l'esprit. Alors les bourreaux démembrèrent le cadavre; le peuple leur arracha des mains ces dépouilles palpitantes encore; les traîna dans tous les ruisseaux, et les brûla à la nuit dans tous les faubourgs de la ville.

L'arrêt du parlement fut publié à Angoulême à son de trompe. Le père et le mère de Ravallac furent obligés de quitter le royaume, avec défense d'y revenir jamais, à peine d'être pendus et étranglés sans aucune forme ni figure de procès. Défenses furent aussi faites à ses frères, sœurs, oncles et autres de porter le nom de Ravallac; il leur fut enjoint d'en changer de suite, à peine aussi d'être pendus et étranglés sans autre forme ni figure de procès.

## UN CHAPEAU A LA MER.

Jobic, jeune matelot de dix-huit à vingt ans était un de ces bons gros garçons qui naissent tout amarins sur les côtes de Bretagne, pour aller, encore enfant, gagner leur vie à bord d'un navire, et pour mourir ensuite dans un combat ou au milieu d'un naufrage.

Jobic, à l'époque où j'eus l'honneur de faire sa connaissance à bord d'un brick de guerre, avait déjà fait plusieurs campagnes lointaines et périlleuses. Mais lorsqu'on le questionnait sur sa biographie, on pouvait bientôt s'apercevoir que le jeune voyageur n'avait pas même songé à compter les diverses courses qu'il avait fournies à bord des bâtimens sur lesquels il avait plu aux commissaires des classes de le jeter. La seule observation un peu importante qu'il eût faite, dans le cours de ses excursions, se réduisait à un fait unique d'histoire naturelle. Notre homme avait remarqué qu'à la Guadeloupe les oranges mûres restaient vertes, tandis qu'à Saint-Dominique et au Brésil elles devenaient jaunes. C'était là la différence la plus frappante qu'il eût remarquée entre ces pays divers.

Quand il faisait mauvais temps, et que le pont du navire se trouvait balayé toutes les minutes par une lame, Jobic ne manquait jamais d'ôter ses souliers et de relever le bas de son pantalon pour ne se mouiller que les pieds. Une paire de souliers s'use bien vite à l'eau; mais la plante des pieds, disait-il avec beaucoup de sagacité, ne s'use jamais. C'était encore là un des fruits des observations qu'il avait faites dans ses nombreux voyages sur mer.

Mais, par une singularité qui ne se rencontre que trop souvent dans les idées des hommes supérieurs, notre marin bas-breton, si indifférent sur l'usure de la plante de ses pieds, avait pour sa coiffure une prédilection toute particulière; jamais il ne se serait promené sur les passavans sans avoir la tête couverte de quelque chose. Il se serait plutôt, je crois, passé d'un pantalon en plein hiver, que d'une casquette ou d'un bonnet, même par le plus beau temps du monde.

Cette disposition coquette cependant avait été bien loin d'être favorisée par le hasard, chez notre ami Jobic; et cette fatalité indéfinissable qui ne s'attache que trop souvent à contrarier nos vœux les plus impérieux, avait semblé s'acharner à poursuivre notre jeune matelot dans tous les efforts qu'il faisait pour n'avoir jamais le chef à nu. Lorsque par exemple il s'agissait de prendre un ris dans les huniers, Jobic montait bien rarement à l'empointure de la vergue de hune, sans voir une rafale maudite lui enlever la casquette, le bonnet ou le mouchoir dont il s'était recouvert la tête avant de grimper dans les échelles. Sur le pont même quelquefois, il suffisait d'une bouffée de vent pour le décoiffer aux grands ebats de ses camarades, qui voyaient dans cette circonstance une bonne occasion de s'égayer aux dépens du pauvre diable, que le destin semblait prendre un malin plaisir à poursuivre dans la seule prédilection de toilette qu'il eût jamais éprouvée.

La campagne que je faisais avec mon compatriote Jobic, à bord du brick de guerre, ne s'était pas ouverte pour lui sous des auspices plus heureux que les campagnes précédentes. Deux jours après notre départ, sa casquette était tombée à la mer au moment où il était occupé à serrer le grand foc. La casquette éclipsee avait été de suite remplacée par un bonnet de laine brun, auquel bientôt il fut réduit à substituer un mouchoir de poche en forme de turban. Le mouchoir de poche lui-même, plus malheureux encore que les autres coiffures auxquelles il avait succédé, disparut un beau jour à l'em de vagues, à la suite d'une querelle que Jobic avait eue avec le maître d'équipage, qui passait pour avoir une main fort lestée.

— Enfin, se dit le pauvre garçon accablé par tant de désastres, me voilà arrive à me capeler sur la boule mon chapeau neuf de cuir bouilli, que je ne voulais mettre qu'à terre pour farauder. Mais bien malin celui qui m'aura celui-là, car je vais le gréer si solidement, que le vent enlèvera plutôt le brick, que mon casque à matelot de dessus mon coco!

Deux énormes bouts de luzin, passés en double de chaque côté de la partie intérieure du précieux chapeau, aillent s'anarrer par un double ou triple nœud sous le menton de Jobic, qui, tout fier de sa prévoyance, répétait à qui voulait l'entendre. — On pourra bien peut-être enlever le chapeau, mais ce ne sera au moins qu'avec la tête que voilà dessous.

Vainement de la prudence humaine et de toutes les précautions par lesquelles notre prévoyance croit s'assurer la possession des biens les plus précieux!

Jobic, le prédestine Jobic, monte serrer le petit hunier. Il ventait dur. La toile bat et se capelle pardessus la vergue. La ralingue de la voile, en s'agitant avec violence, saisit la chapeau du matelot par dessous ses rebords, et le matelot lui-même est presque renversé sur son marche-pied. Le chapeau, dont la mentonnière a été rom-

pue par l'effort, vole à la mer. Mais bientôt après lui on voit tomber aussi un homme à l'eau; cet homme, c'est Jobic. On crie de toutes parts: *Un homme à la mer! un homme à la mer!*

La mer était grosse, le vent fort; le petit hunier n'était pas encore serré. Dans une pareille conjoncture il était difficile et dangereux de mettre une embarcation à l'eau. Cependant après avoir manœuvré comme il convenait de le faire, on parvient à amener un canot pour sauver Jobic, qui toujours s'était tenu à flot depuis sa chute, au-dessus de son chapeau. En quelques minutes, grâce au dévouement des hommes qui s'étaient précipités dans l'embarcation pour sauver leur camarade, cette embarcation fut rebâchée à bord avec le malheureux qu'elle avait eu le bonheur d'arracher à la mort.

Le commandant, tout ravi du succès de sa manœuvre et de l'heureuse tentative qu'il avait faite pour sauver un de ses hommes, demande à voir Jobic.

Celui-ci, tout ruisselant encore de l'eau qu'il avait bue et du fond de laquelle il vient de sortir, se présente à son commandant, son chapeau de cuir bouilli à la main.

— Comment donc as-tu fait, mon pauvre garçon, pour tomber à la mer?

— Commandant, répond le jeune homme, je ne suis pas tombé à la mer, je m'y suis jeté volontairement.

— Et pourquoi donc cela? Tu es donc fou?

— Pardon, commandant, c'est que mon chapeau était tombé à l'eau avant moi; il avait coûté 9 fr.; c'était mon dernier, et comme je savais bien qu'on n'aurait pas mis un canot à la mer pour le sauver, je me suis jeté de dessus la vergue avec lui, pour être sauvés tous les deux, et le voilà en effet, comme vous voyez, dans ma main.

La naïvete de cet aveu et la singularité du procédé, firent beaucoup rire le commandant, qui engagea cependant Jobic à ne pas suivre une autre fois les chapeaux qu'il pourrait encore perdre. Puis le commandant ajouta, en lui ordonnant d'aller se changer: — Quand tu perdras ta coiffure, adresse-toi à mon domestique. Il y aura pour toi des chapeaux à perpétuité dans ma garde-robe.

— Commandant, demande alors notre homme, sans vous offenser, qu'est-ce que cela veut dire à perpétuité?

— Mon ami, cela veut dire toujours, tant que tu voudras.

— En ce cas, répondit Jobic, ce n'est plus mon chapeau, commandant, que je voudrais voir tomber à la mer; c'est vous à présent, pour avoir le plaisir de sauver un aussi brave homme que vous, ou de me noyer ensemble avec lui!

EDOUARD CORBIERE.

ANECDOTE.—Un officier, décoré et distingué, était tellement dominé par la passion du jeu, que la perte du capital de 40,000 liv. de rente n'avait pu diminuer sa fureur pour les cartes. Réduit à vivre dans la seule terre qui lui restât, son unique occupation étoit de chasser et de jouer.

Vainement son vieux valet-de-chambre, Thomas, qui l'avait suivi dans ses campagnes, tentait, en lui mettant sous les yeux l'effet des anciennes pertes qu'il avait supportées, de l'arracher à son penchant; il ne s'y laissait pas moins entraîner.

Ce penchant excessif lui avait si prodigieusement changé le caractère, que, de l'homme le plus doux, il était devenu de la plus difficile société. Il était tellement dur envers ses gens qu'il n'y avait plus que son fidèle Thomas qui osât se présenter librement devant lui ; encore fallait-il qu'il usât de précaution.

Un jour, à la suite d'un dîner, il propose le jeu à un étranger : la table se prépare et le combat s'engage, en présence du seul Thomas. Le jour baisse, la lumière arrive, et la séance se prolonge bien avant dans la nuit. La fortune, toujours constante à favoriser l'étranger, fait successivement perdre à l'officier argent, bijoux, chevaux, voiture et une forte somme sur sa parole. Thomas grillait. — L'officier désespéré changeait de position à chaque seconde. — Dans un élan de rage : va... ma terre, s'écrie-t-il. — C'était l'unique. — L'étranger accepte. — Alors Thomas, qui prévoit la ruine totale de son maître, se précipite sur la table, renverse les flambeaux, éteint la lumière, disperse le jeu et s'enfuit.

On ne saurait se peindre les accès de fureur et de frénésie auxquels l'officier se livra contre Thomas. Armé d'un fusil il parcourut toute sa maison pour lui arracher la vie. — On conçoit que Thomas avait disparu.

Lassé par ses courses inutiles, affaibli par les excès du jour, il fut contraint de se coucher. Son sommeil fut long ; mais à son réveil la scène de la veille se représenta à son imagination sous une toute autre forme. — Honteux de sa conduite, il demande Thomas. — Qu'il vienne sans crainte ; il est plus sage que moi. — Thomas paraît en hésitant. — Mon cher ami, tu crois ne m'avoir rendu hier qu'un service, tu m'en a rendu deux. Par ton zèle je conserve mon bien ; par ton zèle je suis guéri de la passion du jeu : accepte 300 liv. de rente pour toi et les tiens ; finissons nos jours ensemble : tu n'es plus mon domestique ; je veux être ton ami.

## DIOGÈNE ET L'ESCLAVE,

FABLE DE PFEFFEL.

Diogène, comme on sait, parcourait la ville d'Athènes en plein midi, une lanterne à la main, pour découvrir un homme.

Passant un jour devant le temple de la Charité, il vit aux portes un pontife, et lui cria : « Seigneur, par pitié, accordez moi quelque aumône, ne fût-ce qu'une obole pour soulager ma vieillesse défaillante.

— Que ma bénédiction te suffise, ô mon fils ! » dit le pontife, et il entra dans le temple de la Charité.

Le philosophe arriva devant une boutique ornée de guirlandes, d'éventails et de vases de pomnade. Une jolie femme y faisait des emplettes.

« Vous dépensez pour vos plaisirs, madame, n'aurez-vous pas compassion d'un misérable tourmenté par la faim ?

— En vérité, dit notre élégante, ta misère me fait pitié : tiens, mon ami, achète un pain d'orge... » Elle lui jeta un denier, puis elle donna gaiement à la marchande douze pièces d'argent, prix d'un collier pour son chien.

Le cinique s'éloigne en se grattant l'oreille.

Le prince de Salamine passait dans un char magnifique.

Diogène court et s'accroche à la portière dorée : « Arrête, fils des dieux, écoute-moi... »

— Va t'en, rustre, s'écrie le prince, ou je te fais assommer. »

Un esclave qui le voit arrache le vieillard de la portière, et en même temps jette deux deniers dans son bonnet.

« O dieux ! s'écria le sage, j'ai donc enfin trouvé un homme, et cet homme est un esclave. »

Il dit, et éteint sa lanterne.

UN CHATIMENT DE QUEREL EUSES, DANS LE VIEUX TEMPS. — Parmi les peines les plus curieuses, usitées au moyen âge, en France, en Allemagne et dans le nord de l'Europe, celle de la pierre au cou était encore souvent appliquée dans le XVIIe siècle. Les calomniatrices et les querelleuses étaient condamnées à se promener dans les rues de la ville, ayant une pierre suspendue à leur cou ; si la faute était plus grave, elles étaient précédées, dans ces promenades, par un cornet ou un trompette, et faisaient trois fois le tour de l'Hôtel-de-Ville, les jours de marché. Dans l'origine, au lieu de la pierre, on leur attachait une roue de charrue, etc ; mais, dans la suite ce fut toujours une pierre dont la forme différait seulement suivant les pays. Quelque fois cette pierre était sculptée en tête de femme, avec une langue comme celle d'un chien fatigué, d'autres fois, c'était l'image d'un chien ou d'un chat ou bien encore c'était une bouteille que l'on nommait « la bouteille du bourreau. »

Plusieurs personnes nous ayant envoyé des annonces, notices nécrologiques &c. pour l'insertion, nous devons prévenir qu'il n'entre pas dans notre plan d'admettre ces sortes d'écrits dans nos colonnes.

Quelques personnes ayant des doutes sur la signification des mots « y compris les frais de poste » dans les conditions de la souscription ci-dessous, nous croyons aussi devoir dire que le journal est envoyé franc de port c'est à dire qu'on ne demandera rien, au delà des sommes marquées dans ces conditions, pour frais de poste.

## LE GLANEUR

EST IMPRIMÉ ET PUBLIÉ TOUS LES MOIS

A ST. CHARLES, VILLAGE-DEBARTZCH,

PAR J. P. BOUCHER-BELLEVILLE

TERMES DE LA SOUSCRIPTION.

On ne souscrit pas pour moins d'une année. Le prix de la souscription est de 7s 6d lorsqu'on ne paie qu'à la fin de l'année. Si l'on paie en prenant le journal, il n'est que de 6s et compris les frais de poste. On est censé souscrire tant qu'on n'a pas payé ce qu'on doit et le journal sera en conséquence envoyé jusqu'au parfait paiement. On ajoutera un schelin pour chaque 12 mois de retard de paiement d'une année. On donnera un bénéfice de 10 pour 100 ou un Numéro gratis du journal à toute personne pour chaque 10 souscripteurs qu'elle procurera et dont elle fera tenir d'avance le montant de la souscription. Toutes lettres adressées à l'Editeur, excepté celles des agents, doivent être franches de port. Les lettres non payées seront renvoyées au bureau de poste sans être ouvertes.